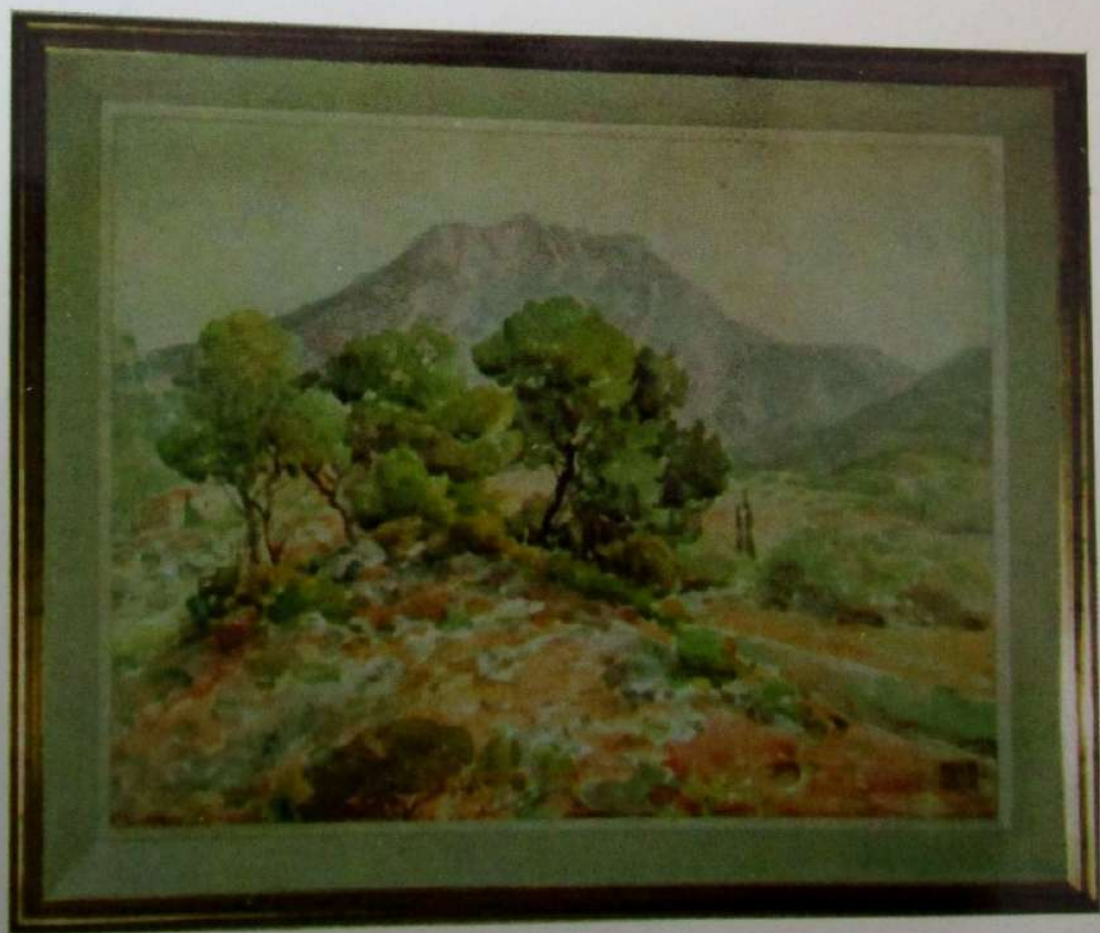


LUCIENNE VINCENT

PROVENCE D'ELECTION

Préface de Reinié JOUVEAU



PUBLISUD

Collection Espaces méditerranéens

Paris :

Contestation et révolte dans l'œuvre de Durs Grünbein
par H. Hadjadj.

L'Étoile d'armées : un essai sur Nedjma de Kateb
Yacine, par K. Aurbakhen.

Le Parfum des germinées, par Pierre Darbun.

Le Roman marocain, par J. Mounouni.

Chronique des sans terre, par Mohamed Gasmi.

De A jusqu'à T, par A. Attia.

Géopolitique de la Méditerranée, par J.-M. Croizatier.

L'Instituteur de Saint-Alban, par Pierre Darbun.

Le regard de l'ange ou la métaphore d'une analyse, par
J.-M. Bribant.

Collection *Espaces méditerranéens*

Parus :

Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi,
par H. Hadjadji.

*L'Etoile d'araignée : un essai sur Nedjma de Kateb
Yacine*, par K. Aurbakken.

Le Parfum des garrigues, par Pierre Dardun.

Le Roman marocain, par L. Mouzouni.

Chronique des sans terre, par Mohamed Gasmi.

De A jusqu'à T, par A. Attia.

Géopolitique de la Méditerranée, par J.-M. Crouzatier.

L'instituteur de Saint-Alban, par Pierre Dardun.

Le cafard de l'ange ou la métaphore d'une analyse, par
J.-M. Brabant.

PROVENCE
D'ELECTION



D. VIX-EN-BROU
ARTS & BELLES-LETTRES
DES SCIENCES & AGRICULTURE
ACADEMIE

Handwritten signature

Handwritten signature

Vertical text and lines, possibly a list or index, partially obscured by the central text.

Handwritten mark or signature

ACADÉMIE
DES SCIENCES, AGRICULTURE,
ARTS & BELLES LETTRES
D'AIX-EN-PROVENCE

X

Diplôme de _____ FRYX PAUL ARBAUD _____
délié à _____ Madame Lucienne VINCENT _____
nommé dans la séance du _____ 28 Juin 1888 _____



Le Secrétaire *Popinet*

Le Président, *Vibert*

LUCIENNE VINCENT

PROVENCE
D'ELECTION

Préface de Reinié JOUVEAU

ISBN 2-8600-388-1

© Editions Publisud, 1989
15, rue des Cap-Diamants
75017 Paris

PUBLISUD

LUCIENNE VINCENT

D'ÉLECTION
PROVENCE

Préface de René Jouve

ISBN 2-86600-386-1

© Editions Publisud, 1989
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris
Tél. : 45.80.78.50

PREFACE

Mme Lucienne Vincent a aimé l'Algérie, qui était le pays de sa famille depuis plusieurs générations, et cet amour elle l'a largement exprimé dans un volume de poèmes qui a pour titre : D'Algérie. On imagine le crève-cœur que dut être pour elle l'obligation de quitter ce pays qui était le sien et qui reste, malgré tout, le sien.

Depuis, elle et sa famille vivent en Provence, dans cette campagne aixoise qui nous est familière comme le fut son Algérie pour Mme Lucienne Vincent.

La veine poétique de Mme Vincent ne s'en est pas trouvée tarie. Mais, alors que nous aurions pu nous attendre à déceler dans ses nouvelles œuvres une certaine amertume, nous ne trouvons qu'un hymne d'amour dans le cœur de ce poète qui, décidément, n'a jamais voulu être qu'amour. Et il faut croire que le cœur de Mme Vincent est assez grand pour contenir, à la fois, dans une même étreinte, le Maghreb et la Provence.

C'est dans cet ouvrage, qu'elle a eu l'amitié de nous faire lire, ce qui nous a touché d'abord.

En ce sens, le premier sonnet du recueil, auquel elle a donné pour titre : Provence d'élection, est particulièrement émouvant. Quel trésor de reconnaissance il y a, dans ce cœur de poète, à l'instant de trouver ailleurs un « havre de paix », découvre par-delà des épreuves que nous imaginons facilement.

Pour nous, Provençaux, il y a là un acte d'amour qui ne peut que nous faire aimer ces Provençaux d'élection qui, par la voix de l'un des leurs, nous disent ce qu'est pour eux un pays qui est le nôtre et que nous aimons sans l'avoir choisi, ce qui enlève, sans doute, un peu de mérite à notre amour.

Dans cette découverte de la Provence, Mme Vincent ne peut imaginer ce que ce pays est pour nous. En effet, derrière ses beaux sonnets, il y a notre Provence, celle qui ne quitte ni nos cœurs ni nos esprits, et l'on étonnerait sans doute Mme Vincent si nous lui disions que le monde que sa poésie fait revivre en nous est plein, pour nous, d'échos personnels.

Par exemple, elle saura, un jour, que ces troupeaux qu'elle évoque, traversant Aix dans la nuit provençale, notre grand poète Joseph d'Arbaud les entendait, de son troisième étage du cours Mirabeau, que ces hirondelles avec qui Mme Vincent a fait alliance, sont celles qui traversent notre terrasse de Villeneuve-lès-Avignon, trouant la paix du soir de leurs cris d'oiseaux blessés, sur fond d'un Palais des Papes qui a, le soir, la couleur de la robe des Dominicains. Et je pourrais continuer ainsi, tout en suivant l'émouvant itinéraire provençal de Mme Vincent.

Si je lui avais dit, quand je l'ai rencontrée, que de jeunes Provençaux sont d'avis qu'on a assez parlé des cigales et des oliviers, elle se serait indignée, sans doute, elle pour qui cigales et oliviers sont des connaissances toutes récentes. Et le vieux félibre que je suis est heureux de trouver un poète français qui partage avec lui l'amour des cigales et des oliviers.

Et sans doute est-elle plus libre que nous de parler de ces choses, que nous n'osons plus évoquer tellement cela a été fait, bien que notre amour pour elles n'ait jamais été entamé. Mais comment écrire sur les Baux après Mistral ? Il fallait l'œil neuf de Mme Vincent pour le faire et le faire d'une façon qui renouvelât notre propre vision.

Je ne voudrais pas me répéter. Mais le cas de Mme Vincent me paraît décidément exceptionnel. Marquée par un immense besoin d'aimer, j'imagine que cet

amour, qui l'a fait parler de sa famille avec une émotion qu'elle ne saurait cacher, est la source vive d'une œuvre dont la qualité ne saurait être discutée, mais qui trans-
porte, il faut le dire, tant, à la fois d'amour et d'opti-
misme, que le talent s'y fait presque oublier au bénéfice
d'un immense message d'amour et de paix.

D'ailleurs, il faut connaître Mme Vincent pour se convaincre du caractère même de sa poésie. Cette femme, qui n'est plus jeune, garde sur elle le reflet d'une jeunesse qu nous imaginons volontiers éprise d'un immense vou-
loir vivre et d'une grande ferveur de vie. Mère heureuse, poète heureux, on sent que, pour elle, l'exercice de la poé-
sie est une sorte de lien religieux avec ce qui a été et est sa vie. Elle y dit, avec des mots qu'elle sait admirable-
ment choisir, ce qui compose désormais sa vie quoti-
dienne, dans ce pays provençal, avec tout ce que sa vie comporte d'appétit de connaître de mieux en mieux ce pays d'élection qui s'ouvre à elle, avec l'infini de ses invitations. Et nous comprenons aussi que son cœur de poète cumule tout cela avec l'amour de cette Algérie qu'elle se refuse à considérer comme un pays perdu et qu'elle retrouve régulièrement, comme s'il était resté vraiment le sien et, sans doute, est-il réconfortant de rencontrer quelqu'un qui, en dépit des épreuves, a gardé pour cette Algérie une sorte d'amour que, de leur côté, les gens de là-bas, qui étaient ses amis, lui rendent bien. Humainement, c'est consolant.

Mais enfin, pourquoi nous étonnerions-nous qu'il y ait encore des cœurs, et des cœurs purs, pour qui vie et poé-
sie soient une même entreprise ?

J'avais proposé à Mme Vincent d'écrire ces quelques mots de préface en provençal. Si j'y ai renoncé, c'est que l'on ne dit pas les choses de la même façon en provençal et en français et que je voulais être compris par quel-
qu'un à qui il est impossible de n'être pas franchement sensible.

La poésie de Mme Vincent est un hommage à la Pro-
vence, dont les Provençaux, j'en suis sûr, mesureront le prix, comme je le mesure moi-même, touché que Mme Vincent m'ait demandé de la présenter à ceux qui

vont la connaître et l'aimer comme quelqu'un appartenant déjà à la famille provençale.

Reinié JOUVEAU

Professeur de Lettres

Ancien Capoulier du Félibrige

Membre de l'Académie des Arts

et Belles Lettres

d'Aix-en-Provence

PROVENCE D'ELECTION

Première Partie

REFLETS DE PROVENCE

1. L'Été sur le Mas.
2. Aux Champs.
3. Chanson pour ma Mie.
4. Au Pays de Provence.
5. La Maison.
6. Entremont.
7. Aix-en-Provence.

L'ÉTÉ SUR LE MAS

Là-bas, dans le feuillage,
Apparaît le toit blond
Du mas sous son treillage
Où danse l'aigillon !

Le vieux cadran dit l'heure,
Au ras du mur ocré
Où passe comme un leurre,
Un doigt de jour doré !

Le figuier tend sa voûte
Au-dessus de la cour
Et le silence goûte
Un seul chant lisse et court !

Le cri de la cigale
Emplit l'espace clair
Où la chaleur égale
Est bleue, au fond de l'air !

Mais déjà l'eau ruisselle
Autour du seau rouillé
Dont la chaîne étincelle
Avec un bruit mouillé !

AUX CHAMPS

Les travailleurs en ligne
Avancent à pas lents
Le long du champ de vigne
Et des vergers croûlants !

Pour y cueillir l'amande
Ou le fruit du prunier
Mireille, aussi, demande
Un solide panier !

L'enfant n'est pas peureuse :
Elle éclaire un moment
De la récolte heureuse,
Au gré du mouvement !

Du fin fond de la route,
En un halo poudreux,
S'en vient, de loin sans doute,
Un berger bienheureux !

Large sera sa place
A l'abri du préau !
Qu'au soir il se délasse
En mangeant du gruau !

CHANSON POUR MA MIE

Si vous voyez passer ma mie,
Dites-lui que nous l'attendons :
Pour elle, est prêt le pain de mie !
Que Dieu bénisse nos pardons !

Dites-lui qu'il n'est plus de guerre
Entre nous deux qui désarmons !
Mon âme est telle que naguère,
Aussi pure que l'eau des monts !

Si vous voyez passer ma mie,
Dites-lui que je l'aime autant !
Pour elle, est prêt le pain de mie
Au bout du chemin cahotant !

Dites-lui que le bonheur chante
Au plus secret de nos raisons !
La joie au cœur, un cri me hante
Et va jaillir en oraisons !

Si vous voyez passer ma mie,
Dites-lui bien de revenir !
Pour elle, est prêt le pain de mie !
Mon bel anneau ne peut ternir !

AU PAYS DE PROVENCE

De Magali, la bien-aimée,
Assise au mas de ses aïeux,
Vogue le rêve, une fumée,
Sur le bleu vif, au fond des cieux !

De l'ardente et belle Mireille,
Est resté, dans la plaine en feu.
Le chant d'amour ! Et, toute oreille
Ecoute l'immortel aveu !

Chantez toujours, magnanarelles,
A l'ombre calme des mûriers !
Pour enchanter les pastourelles
On cueillera d'autres lauriers !

Passez, bergers pleins de tendresse !
Obéissez aux blancs troupeaux
Dont la sonnaille, à Dieu, s'adresse
En se mêlant à vos pipeaux !

Tous les garçons, toutes les filles,
Envahissant jardins et cours,
Par les villages des Alpilles,
Ensoleillent les alentours !

LA MAISON

La maisonnette est sans fard !
Le vent, sur le toit, fouette,
En guise de girouette,
Une croix sous étendard !
*O demeure, sois bénie,
Pour ta parfaite harmonie !*

C'est l'emblème protecteur
Du messager dit « baptiste ».
Il est vrai qu'elle résiste
A tout effort destructeur !
*O demeure, sois bénie,
Pour ta parfaite harmonie !*

Modeste est le portillon
Qui se cache sous le lierre
Et livre un sentier de pierre
Où se loge le grillon !
*O demeure, sois bénie,
Pour ta parfaite harmonie !*

Bravant le froid des hivers,
Son chapeau de tuile rousse
Apparaît dans l'ombre douce,
Entre les pins toujours verts !
*O demeure, sois bénie,
Pour ta parfaite harmonie !*

Depuis fort longtemps, dit-on,
Dans le chemin qui serpente,
Un oratoire, à mi-pente,
Abrite l'homme au mouton !
*O demeure, sois bénie,
Pour ta parfaite harmonie !*

C'est Saint Jean levant son doigt,
Qui, debout dans l'édifice,
Invite sans artifice,
A faire bien ce qu'on doit !
*O demeure, sois bénie,
Pour ta parfaite harmonie !*

ENTREMONT

Cet éperon triangulaire
Est entouré de très vieux murs.
Et son histoire séculaire
A traversé des âges mûrs !

Il offre au ciel sa ville morte
Où les Ligures querelleurs,
Ont commandé la seule porte
Et surveillé le camp des leurs !

Le vent, là-haut, du temps, libère !
En bas, sommeillent tous les champs
Que noie, au loin, l'étang de Berre
Absorbant les soleils couchants !

AIX-EN-PROVENCE

Aix-en-Provence dodeline,
Aimable troupeau rassemblé
De maisons qu'une ombre opaline
Enveloppe d'un arc tremblé !

Les toits moutonnent, toisons sages,
Entre des restes de remparts,
D'où jaillissent, vibrants messages,
Un à un, les clochers épars !

Les faubourgs neufs s'approchent d'elle,
En un cercle s'élargissant.
Ainsi que revient l'hirondelle,
Ici se fixe le passant !

A l'horizon, Sainte-Victoire,
Enorme lion dévêtu,
Impose au bord du territoire,
Un large poitrail imbattu !

Sur ses parois, court la lumière,
Au lent caprice des instants !
C'est elle qu'on voit la première,
Azurée, aux feux constants !

PROVENCE D'ELECTION

Deuxième Partie

IMAGES DE PROVENCE (Sonnets)

1. Terre d'Asile.
2. Dans le Havre de Paix.
3. Maison Champêtre.
4. La Maison de Lou-Ribas.
5. Le Mas.
6. La Bastide.
7. Sur l'Aile de la Brise.
8. Un Cœur Neuf et Tintant.
9. Les Grenouilles du Printemps.
10. Lever de Soleil.
11. Soir.
12. Coucher de Soleil.
13. La Partie de Balle, sous les Cerisiers en Fleurs.
14. Les Cerises.
15. Matin d'Été.
16. Marseille en Juin.
17. Provence.
18. Midi.
19. Le Chant de la Cigale.
20. Les Étés.
21. Plein Été.
22. La Plaine Rocailleuse.
23. La Garrigue.
24. Villages de la Crau.

25. L'été, en Avignon.
26. Le Moulin de Daudet.
27. Les Saintes-Maries-de-la-Mer.
28. Le Passage du Troupeau.
29. La Camargue.
30. Les Baux de Provence.
31. Le Jeudi de Vacance.
32. La Reine Claude.
33. Le Vent dans le Pin.
34. Les Quatre Saisons de l'Automne.
35. Le Vent du Nord.
36. Neige en Provence.
37. Le Rhône.
38. Sur le Rhône.
39. Le Cours du Rhône.
40. La Vallée du Rhône.
41. La Montagne Sainte-Victoire.
42. Le Vent du Mal.
43. Démon.
44. Contre Vents et Marées.
45. Le Tintement.
46. Au Prince des Beaux Jours.
47. Le Bal de la Belle Saison.
48. Quand revient l'Hirondelle.
49. Les Oiseaux du Bonheur.
50. L'Or de la Belle Saison.
51. Le Temps des Hirondelles.
52. La Récolte des Pignons.
53. Renouveau.
54. Le Retour de la Lumière.
55. Été.
56. Les Cerisiers d'Automne.

TERRE D'ASILE

La mer cerne d'azur, dans un langage heureux,
La Provence qui rit au beau pays de France,
Où s'ouvre à l'univers, le port de l'Espérance,
Où l'exilé vient boire un soleil chaleureux !

Hors de la route ingrate ou du chemin pierreux,
Ne faut-il pas qu'un jour se termine l'errance ?
Au pauvre voyageur, tout chargé de navrance,
Est offert le séjour, au fond de quelque creux !

Lorsque s'ouvre le mas, dans l'aube sans pareille,
Au cher seuil où mûrit le raisin de la treille,
Un ami vient s'asseoir, en parfait commensal !

Alors, s'achève enfin, le parcours de bohême,
A l'abri du tourment, sous un toit provençal,
Qu'enchantent les mots clairs d'un sonore poème !

DANS LE HAVRE DE PAIX

Découvrir, un beau soir, un domaine enchanté,
Par hasard, s'arrêter, malgré bien des instances,
Alors que passe au large un souffle aux mille stances,
A l'abri d'un auvent, d'un doux espoir, hanté !

Tout à coup, voir s'offrir, un calme toit planté,
Que n'émeut pas le vent d'insolites partances,
Où ne s'imposent plus de lourdes circonstances,
Apercevoir un but au voyage tenté...

Dans le havre de paix, se fixer, sans attendre,
A l'ombre du lilas fleuri de mauve-tendre,
En cueillir le parfum dans un spontané choix !

Se demander pourtant s'il s'agit d'une trêve,
Implorer le Seigneur, afin que cela soit
Le dessin bien réel de ce qui fut un rêve !

24 MAISON CHAMPETRE

La force du grand vent, contre les pins, se lasse !
Heureuse, la maison domine les jardins,
Accrochés sur la pente en rapides gradins,
Qu'un vallon, tout en bas, de son arc sûr, enlace !

Autour de la bastide il est bien bien peu de place :
Un salon de plein-air retient des baladins,
Devant un laurier-rose aux tons incarnadins,
Où l'hiver ne dépose aucune fleur de glace !

En ce lieu protégé, sonnent des oraisons !
Sur les côteaux voisins, les couleurs des saisons,
Rythment le cours des jours et leurs tâches rustiques !

En paix, court le lapin, s'abreuvent les perdrix,
Près du toit solitaire aux règles monastiques,
Ouvrant aux cœurs aimants, d'ineffables abris !

LA MAISON DE LOU-RIBAS

Le discret portillon, dépourvu d'écriteau,
Est béant, constamment, sur le bord de la route.
Un lierre le décore et lui fait une voûte,
A la juste hauteur, de son vivant manteau !

L'allée au sol moussu traverse un boqueteau :
Chaque feuille retient, du soleil, une goutte !
Enfant, ne parle pas ! Prête l'oreille, écoute !
Au chant de l'oiseau bleu, vivre tout le côteau !

Dans cet endroit plus clair où le pas grimpe vite,
Auprès de son mouton, Saint Jean, vois, nous invite,
En son humble oratoire à bénir la saison !

Il montre le chemin, parmi les branches vertes :
Un de ses doigts se tend vers la vaste maison
Qui garde, au long du jour, ses fenêtres ouvertes !

LE MAS

C'est un énorme mas, plusieurs fois séculaire,
Incrusté dans le sol, entre de hauts pins verts !
Sa façade au midi, garde les yeux ouverts ;
Le jour y marque l'heure à son cadran solaire !

Ici, le poulx des champs, ralentit, s'accélère,
Au rythme des travaux, des étés, des hivers !
Ici, trouvent refuge en des abris divers,
Les hommes et les chars, près du puits circulaire !

A pleins seaux, monte l'eau, nécessaire aux logis !
Viennent boire les bœufs, les chevaux assagis,
Dans l'auge en pierre brune où le ramier s'arrête !

A l'ombre du figuier, dans la belle saison,
Tables, bancs, sont dressés quand le repas s'apprête !
Un chœur joyeux de voix couronne la maison !

LA BASTIDE

En pays provençal, au flanc d'une colline,
Il est une bastide au grand toit régulier,
Qui surveille de haut, l'horizon familial
De la mer frémissant dans une anse câline !

Au midi, le perron, majestueux, s'incline,
Au bord du parc rêveur, sur un ample palier.
Des corbeilles de fleurs descendent l'escalier,
Jusqu'au jardin captif où court l'ombre féline !

En deux rangs, les volets sont largement ouverts !
La façade boit l'or des vastes univers,
Au gré du jour inscrit dans le cadran solaire !

Alentour, couronnant l'enclos sûr, vert, épais,
Garrigues, longs sentiers, que moire l'heure claire,
Exaltent le chant pur d'un silence de paix !

SUR L'AILE DE LA BRISE

Dans le ciel, au-dessus des marronniers en fleurs,
Avec de petits cris, passent les hirondelles !
Afin d'aller plus haut, d'invisibles ridelles,
Escaladent l'espace aux vibrantes pâleurs !

Au bassin, le soleil allume cent couleurs !
Aujourd'hui, cueilleront, les vives ribambelles,
Aux jardins enchantés, les heures les plus belles,
En fragiles bouquets d'effluves enjôleurs !

Un murmure de voix voltige dans les cimes,
Où de l'or mouvant coule aux verdoyants abîmes :
Un vertige circule au bord profond des cieux !

Parfums, chants et reflets, l'ample caresse grise !
Une prière fuse et perle dans les yeux !
Que vienne le bonheur, sur l'aile de la brise !

UN CŒUR NEUF ET TINTANT

De l'hiver à l'été, s'accomplit le passage :
Une amoureuse main caresse le satin
De la rose qui livre un sourire mutin,
Lorsque, d'un rayon, luit, son merveilleux corsage !

Un oiseau porte au ciel, un délicat message !
Il compose, tout seul, un cantique au matin,
Dans le jardin surpris par un nouveau destin,
Déjà prêt sur le seuil paré d'une aube sage !

Avivé, le feuillage exalte les couleurs
Que vient de révéler le parterre de fleurs,
Où s'affole, un peu grise une première abeille !

Au soleil, s'est ouvert, le chemin du printemps :
Loin de l'ombre des murs, alors que tout s'éveille,
Enfant, cueille à la haie un cœur neuf et tintant !

LES GRENOUILLES DU PRINTEMPS

Les grenouilles du soir, coassent pleinement :
La vibrante clameur, qui, d'un jet, les révèle,
Affirme le retour de la saison nouvelle,
Au jardin que caresse un coup d'aile clément !

Le feuillage frémit de l'émoi du moment :
Grisé par le message un saule s'échevelle,
Entre les minces mâts d'une ample caravelle,
Eclose au sein de l'air, sous le bleu firmament !

Toutes les voix en chœur des rainettes amies,
Hors des demeures d'ombre aux rives endormies,
Lancent leur appel sûr, vers l'infini du ciel !

Le frêle vaisseau d'or de la lune apparue,
Eveille des blancheurs, dans un parfum de miel,
Autour du bassin clair, où naît la chanson drue !

LEVER DE SOLEIL

D'où vient ce char flottant, qu'une vague faitière,
A travers le ciel vide, en silence, conduit ?
Sa carène suspend, sur une onde qui fuit,
Le contour rose-clair d'une colline altière !

Au levant, le relief, hausse une chaîne entière,
Interceptant d'un trait, le vainqueur de la nuit !
Par-dessus cet obstacle, arrive un flot qui luit
Sur l'occident sorti de l'inerte matière !

Enfin, l'astre apparu, verse l'or, en tous lieux !
Le site connu prend sa place au bord des cieux !
Emergeant de la brume un bosquet s'illumine !

Un oiseau sautillant sort du feuillage épais,
Tandis que vers les champs, le berger s'achemine,
Entouré du troupeau, dans un halo de paix !

SOIR

Après la course folle au secret des chemins,
Quand le soir adouci, qui coiffe la colline,
Apporte, sur le seuil où la branche s'incline,
Un parfum de fraîcheur, tremblantes sont les mains !

Pour cueillir en bouquets, les roses, les jasmins,
Voici les doigts tendus sur la brise câline !
Au bord du banc désert, l'ombrelle-capeline,
Attend le soleil d'or de nouveaux lendemains !

La nuit vient sur les toits ! L'ombre envahit les rues !
Le regard cherche au ciel, les clartés apparues,
Des étoiles de feu, dont tremble le destin !

Plus faibles sont les voix qu'un rêve, déjà berce !
Les jeux vifs reprendront dès le prochain matin,
Mais, dans l'adieu du jour, un émoi tendre, perce !

COUCHER DE SOLEIL, AU SUD DE SAINTE-VICTOIRE

Avant de disparaître aux pâles horizons,
Le soleil a versé, dans un grand ciel étrange,
Un flot d'ivoire lisse, autour d'un lac orange,
Arrosant de clarté, les toits blonds des maisons !

Sainte-Victoire a bu l'or vif de ses toisons !
Le contour, moins précis, se garnit d'une frange !
Un voile, mauve-bleu, que la brise dérange,
Enveloppe le mont d'amples exhalaisons !

Le long des bois de pins, des vastes champs de vigne,
En clair, la route étend sa sinueuse ligne :
Elle épouse, de près, le bas du lourd massif !

Le silence envahit la montagne hautaine !
Un angélus de paix, souverain, possessif,
Eparpille les sons d'une cloche lointaine !

LA PARTIE DE BALLE,
SOUS LES CERISIERS EN FLEURS

Sous le ciel qu'opalise une prime chaleur,
Avril en fête chante au gré des ailes grêles !
Un parfum de miel naît, dans les corolles frêles,
Ame des cerisiers, couverts de neige en fleur !

Le bleu du firmament se nacre de pâleur !
Le pré vert s'élargit en océan de prêles !
Au-dessus du bassin, passent des tourterelles,
Et le miroir de l'eau s'émeut du vol frôleur !

Un gai bambin s'élance et jette en l'air sa balle :
Elle monte, revient, rebondit sur la dalle,
Ebranle, dans son arc, un manchon de blancheur !

Papillonnent alors, de fragiles nacelles,
Autour du tout petit, qui court près de sa sœur :
Il pleut, sur les enfants, du bonheur, en parcelles !

LES CERISES

Le mois de mai qui danse au gré des folles brises,
Agite sur le seuil, les grelots du muguet !
Lors, sur le gazon neuf, plus brillant qu'un droguet,
Virevolte le bal, qui rougit les cerises !

Ecarlates, les fruits courent par amples frises !
Au jour de la cueillette il n'est besoin de guet !
Le merle ne suit plus son bec un peu longuet !
D'euphoriques liqueurs, les mésanges sont grises !

Ivres de jus sucré, les oiselets gourmands,
Qui se livrent, sans peur, à des rites charmants,
Filent, dans les rameaux, de pures vocalises !

En cet Eden, accourt, une troupe d'enfants !
Des milliers de lueurs, dans les vertes églises,
Eclairent de plaisir, les rires triomphants !

MATIN D'ÉTÉ

Invisible, un oiseau lance une gamme altière :
Une roulade suit trois trilles modulés,
Puis le chant se répète en refrains emmêlés !
C'est alors la forêt qui vibre toute entière !

Une eau claire a semé sur la sente routière,
Un cristal dont les feux se glissent, ciselés,
Sur les chemins de l'air, adroitement filés,
Par l'araignée, habile architecte faïtière !

Une blanche vapeur vogue sous le couvert,
Dérobe, dans son flot, l'épais feuillage vert,
Mais, très vite, se fond, dans la masse émeraude !

Un chœur ailé bondit vers le ciel de l'été !
Sur les troncs des grands pins, l'écorce devient chaude :
A la cigale, s'offre un domaine enchanté !

MARSEILLE EN JUIN

Dans le matin si frais, l'appel est suscité,
D'une ville amicale ouverte, généreuse !
Une île, dans la rade à l'onde chaleureuse,
Elève son château, blond de félicité !

Sous le ciel or et bleu, s'éveille la cité,
Dans les éclats de voix d'une faconde heureuse !
Au sein de l'humain flot, le promeneur se creuse,
Un passage précis, tout de vélocité !

Les voiles, dans le port, s'émeuvent d'une brise !
Au sommet d'un cône que le soleil irise,
Une Vierge dorée assure un bon départ !

Un vol de pigeons blancs, dans l'azur, étincelle !
Et voici que s'efface au quai, le peuple épars,
Que s'éloigne le sol, que vogue la nacelle !

PROVENCE

Fort de silence égal et d'immobilité,
Le soleil à midi, dans la plaine, fulgure !
En cette clarté blanche est un heureux augure,
Annonçant les fruits mûrs, les moissons de l'été !

Les monts aux versants clairs, dans un lointain bleuté,
Se souviennent très bien du Celte et du Ligure,
Ainsi que du Romain dont l'œuvre encor figure,
En temples et gradins près de chaque cité !

Le sol prodigue ici, la pierre aux frontons nobles,
Et la sève aux vergers, la blondeur aux vignobles,
Sous un ciel souriant, favorable aux humains !

Province bien-aimée, entre toutes, choisie,
Pour la grâce des eaux, pour l'ombre des chemins,
Ton chant nourrit les cœurs, de subtile ambroisie !

MIDI

L'été fait une pause à midi dans la plaine :
L'air immobile boit l'azur de l'infini !
Du bois de pins qu'endort le grand silence uni,
S'élève à l'horizon, la transparente haleine !

D'un bouquet de parfums, la vaste coupe est pleine,
Et distille un encens que le ciel a béni,
Pour charmer le chemin, qui traverse, jauni,
Le parterre d'aspic, de thym, de marjolaine !

Un troupeau de moutons, se déplace, léger,
Vers l'ombre où les attend leur paisible berger,
Sous l'olivier d'argent, dont la cime étincelle !

Autour de l'arbre, danse une fine vapeur !
De la cigale, bat, l'invisible crécelle,
Instillant d'or liquide une immense torpeur !

LE CHANT DE LA CIGALE

D'or blanc, midi crépite au chant de la cigale !
Il cisèle de feu les sommets des côteaux !
Le ciel est tapoté par d'infimes marteaux
Qui parcourent l'air bleu, de leur cadence égale !

Invisible et multiple est la reine frugale !
Aux versants étalés, de brillants boqueteaux,
S'effrangent, sur le bord, en d'irréels bateaux !
La chanteuse, partout, de chaleur, se régale !

Un univers soumis clame sa royauté !
Le cri strident dessine à grands traits, la beauté,
D'un paysage net aux clartés fulgurantes !

Au-dessus du sol pâle où s'endort l'été nu,
Stagnent, de ci, de là, des ombres transparentes,
Où ne bat qu'un seul pouls, sur un long fil ténu !

LES ÉTÉS

Passent les souffles chauds des étés de candeur,
A travers le hangar, empli de paille blonde,
Autour des toits épars qui dérivent sur l'onde,
Eclore dans l'air bleu d'une torpide ardeur !

Monte, au-dessus des champs, l'incomparable odeur,
Du feuillage brûlant que le soleil inonde,
En mûrissant les fruits, pour la gloire du monde,
Aux temps inoubliés de fervente splendeur !

Vibre, dans le néant, le chant de la cigale,
Ecrivant dans l'azur, une stridence égale,
Alors que le silence ouvre l'éternité !

Reste, entre les doigts blancs, la guirlande fleurie,
Irisant les instants des saisons de clarté,
Près d'une humble maison, de paix, toujours nourrie !

PLEIN ÉTÉ

Le ciel, pour toi, s'incline au-dessus des allées !
Le soleil, à travers les hautes frondaisons,
Se divise en éclats, sublimes floraisons,
De dansantes clartés, d'ombre verte, niellées !

Légère, tu parcours les terrasses dallées !
Tu te perds dans le parc aux subtiles maisons,
Qui recueillent l'écho des tendres oraisons,
Que murmurent, tout bas, tes lèvres descellées !

Ta robe de lin clair, au détour des chemins,
S'anime de couleurs ! Et voici que tes mains
Détachent les rubans fixant ta capeline !

Alors, cheveux au vent, le chapeau rejeté,
Tu te mets à courir, et, de ta voix câline,
Exaltes l'infini du charme de l'été !

LA PLAINE ROCAILLEUSE

La plaine rocailleuse à l'heure de midi,
Sous les feux de l'été, s'étale, souveraine !
Un ciel ardent, figé, borne l'immense arène,
Au bord de l'horizon, largement arrondi !

La coupe livre au loin, dans un bouquet hardi,
Les Alpilles d'azur, magistrale carène,
Aux tons éblouissants d'un cortège de reine,
Apparu d'un plein jet, dans l'espace agrandi !

L'air vibre, tout entier, du chant de la cigale,
Obsédant, martelant de sa mesure égale,
Un silence venu des mondes infinis !

Apparaissent, là-bas, quelques toisons de laine,
Ondulant faiblement, dans les sentiers garnis
De lavande et de thym, dont s'exalte l'haleine !

LA GARRIGUE

Dans les champs d'oliviers, dans les vignobles roux,
Le soleil de l'été, transmute le feuillage !
Une ombre claire au sol, cisèle un fin treillage,
Où midi cristallise un lacis de froufrous !

Les rayons fulgurants criblent, de mille trous,
Les voiles d'argent vif d'une flotte au mouillage,
Immobile convoi dépourvu de sillage,
Au ras du flot rocheux d'une mer sans courroux !

Sur la garrigue, plane un appel extatique,
Offrant au ciel ouvert, en message mystique,
Un paisible univers, qui vogue, sans bouger !

Le silence module une stridence égale,
Invisible écriture au graphisme léger :
L'âme du monde vibre au chant de la cigale !

VILLAGE DE LA CRAU

Vois luire au loin, l'étang, sous l'ondoyant feuillage !
Entre dans cette cour où, parfaits commensaux,
Les hôtes qui, du temps, ne sont jamais vassaux,
Te proposent la halte à l'abri du treillage !

En retrait de la route et loin du vil pillage,
Aimable, le hameau rêve sous les arceaux
Des grands platanes verts, magnifiques vaisseaux,
Dont l'ombre forme au sol, un palpitant sillage !

Un ami le visite et souffle, magistral :
C'est l'invincible vent, le bien nommé mistral,
Qui, du Nord, descend droit, vers les côtes lointaines !

Au-dessus des jardins, passent des oiseaux blancs
Qui mettent, sur les murs, des ombres incertaines,
En effleurant les toits, des mas jamais tremblants !

L'ÉTÉ, EN AVIGNON

En Avignon, résonne à l'ombre du platane,
Aux jours clairs de l'été, le bruit du tambourin.
Le fort, avec sa tour, au bord des flots d'airain,
Garde le souvenir de la gloire occitane !

Un rocher que les vents, mistral ou tramontane,
Etreignent, tour à tour, de leur galop sans frein,
Présente en plein espace, offerte au pèlerin,
Notre-Dame des Doms, qu'admire la gitane !

Ombre, lumière et chant, composent, sous le ciel,
Une harmonie enclose en des remparts de miel,
Animés par le vol des pigeons en cohortes !

Au pont Saint-Bénézet, s'enroule toute en long,
La danse d'autrefois, guirlande, hors des portes,
Ornant, de son pas vif, un grand palais tout blond !

LE MOULIN DE DAUDET

Aux ailes du moulin, court une ritournelle !
A l'heure du sommeil, aux rayons chaleureux,
Se promènent, sans peur, les lapins bienheureux,
Sur l'herbe où l'oiseau pose une ombre de son aile !

Au bout de l'escalier, veille une sentinelle :
Il est là, le hibou, fidèle, valeureux,
Bien fixé sur la poutre où, de son œil vitreux,
Il note, sans faiblir, la visite journalière !

Un meunier construit, sur les chemins de l'air,
Pour qu'il tourne à tous vents, cet édifice clair :
Sur le thym, l'origan, de la paille s'envole !

O fille de Provence aux galants empressés,
Reviens, dès cette nuit, danser la farandole,
Une coiffe en linon, sur tes cheveux tressés !

LES SAINTES MARIES DE LA MER

Les Saintes de la Mer, Jacobé, Salomé,
Arrivèrent, jadis, d'une terre étrangère !
On les vit émerger de leur coque légère,
Une fois que le vent se fut enfin calmé !

Elles avaient souffert, très longuement ramé,
Dans le balancement que la vague exagère !
Un oiseau les frôla, mouette passagère,
Et l'esquif aborda sur le rivage aimé !

Si l'on vient de si loin, vers les Saintes Maries,
Avec des bras tendus, des bannières fleuries,
C'est qu'elles sont pour tous, les témoins de l'Amour !

Leur barque est amenée au centre de l'église :
Un chœur ardent de voix s'élève tout autour !
La crypte qui frémit, de feux, se fleurdelise !

LE PASSAGE DU TROUPEAU

Tandis que tout s'apaise à l'abri du feuillage,
Et que l'ombre du soir entoure les maisons,
L'air adouci, chargé de calmes oraisons,
D'une attente, s'émeut, dans un gai babillage !

Une haleine promet le fruit d'un fier pillage :
Au ras des plateaux nus longeant les horizons,
D'âpres senteurs de thym précèdent les toisons,
Dont s'étend le ruban qui trace un blanc sillage !

La route entière avance en se dodelinant,
Porteuse des rayons du soleil déclinant :
Sur les galets polis, la blonde clarté danse !

Avec des jappements, des bêlements, des cris,
Le troupeau sonnaillant s'écoule et passe, dense,
Entouré de bergers vêtus de manteaux gris !

LA CAMARGUE

Le Rhône, entre ses bras, serre autour de l'étang,
La Camargue, ce seuil, de mer, de ciel, de terre,
Inscrivant en ses eaux, l'indicible mystère,
Eclos au vent du Sud, à l'aurore du temps !

Elle brille au soleil, et, miroir éclatant,
Boit le bleu firmament qu'aucun trouble n'altère !
Un souffle frais, le soir, s'élève, réitère :
Il poursuit, sur le flot, les vagues se hâtant !

L'herbe ondule sans bruit, vers d'incertains rivages.
Au loin, passe un galop de cavales sauvages,
Et de fins taureaux noirs viennent humer l'embrun !

Tandis que prend son vol, un premier flamant rose,
Un gardian, à cheval, se silhouette en brun,
Là-bas, sur l'horizon, qu'un rayon d'or arrose !

LES BAUX DE PROVENCE

La chaleur, en vibrant, près des Baux de Provence,
Eventre les rochers dont se fige en éclats,
Sur les blocs écroulés, le trait dur des replats,
Jusqu'aux abords du val où la route s'avance !

Appuyant sur le mont, par sûre connivence,
Ogives et créneaux, murs chargés d'entrelacs,
Passages et tunnels pleins de mouvants lilas,
Le palais, vers le ciel, clame sa survivance !

Au flancs de l'éboulis, le pas, jamais lassé,
Lève sur le sol clair, un reflet du passé !
Dans un vertige blanc, se découvre la plaine !

Arrive, par les airs, d'un palpitant lointain,
Sur la cité d'amour, une grisante haleine,
Emmêlant des parfums de lavande et de thym !

LE JEUDI DE VACANCE

Le jeudi de vacance est intouchable, amis !
Dans cette plage vide au sein de la semaine,
Est inclus l'infini du merveilleux domaine,
Où s'arrête le temps, pour tous les jeux permis !

Dès le petit matin, passent dans les tamis,
Les enivrants projets que le rêve promène,
Aux abords de la ville ou sous l'arche romaine,
Et surtout dans le parc aux chemins endormis !

Si menace la pluie ou si le ciel hésite,
Emerge le plaisir de se rendre visite !
Oh ! mais s'il fait soleil, hurrah ! les vagabonds !

Ce jour-là, le cœur bat de sa libre fréquence !
Ingénu, le parcours, au travers des jours bons,
D'un limpide bonheur, a toute l'éloquence !

LA REINE-CLAUDE

De l'été, meilleur don, la prune de septembre,
Embaume le jardin de son parfum sucré !
Rond miroir, elle prend, du ciel, le jour nacré :
Sa verte joue exulte avec des lueurs d'ambre !

Ivre de volupté, la guêpe d'or se cambre,
Et pompe avec ardeur, au cœur du fruit moiré,
Le généreux nectar, par sa dent, libéré !
L'arbre, lourd de baisers, s'étire membre à membre !

Autour des rameaux clairs, intense est le ballet !
Le soleil, en liqueur, coule d'un fin stylet,
Puis, dans l'air bleu, bourdonne et célèbre une reine !

Epouse de François, son royal prisonnier,
Claude, maman sept fois, furtive souveraine,
A vingt-cinq ans, s'en fut ! Mais la chante, un prunier !

LE VENT DANS LE PIN

Au cours de cette nuit, le vent s'est apaisé !
Dans la cime du pin, frémit sa mandoline !
Il caresse les murs d'une phrase câline !
Après l'assaut d'hier, il n'a plus rien osé !

Au front poli du mas, son élan s'est brisé !
Sur le seuil grand-ouvert, une force l'incline :
Il murmure, amical, un chant de la colline,
A travers le feuillage éperdument grisé !

Son souffle a balayé les brumes de l'espace !
Il flâne à pas menus ! Le long du parc, il passe !
Il s'offre un arrêt bref, au cœur d'un laurier vert !

Ce soir, il parlera, près de la cheminée,
Des chemins parcourus pendant les mois d'hiver !
L'espoir reflleurira pour l'humble maisonnée !

LES QUATRE SAISONS DE L'AUTOMNE

Les cloches des troupeaux, vibrantes, cristallines,
Emaillent, de leurs sons, par les sentiers errants,
Les jours plus frais, plus courts, devenus transparents,
Sur les proches versants des paisibles collines !

Incessantes, leurs voix, qui se font plus câlines,
Enveloppent les toits, tranquilles, rassurants,
D'où s'échappe, le soir, en longs jets odorants,
L'âme des feux d'hiver, aux vapeurs opalines !

A l'aube un vrai printemps, s'élance, bleu, hardi !
L'été s'installe en maître au soleil de midi !
Puis, de tendre douceur, se délecte l'automne !

Unique est la saison, qui, de ses doigts légers,
Glisse les quatre temps, sous le ciel qui s'étonne,
En un bal embrasant les bois et les vergers !

LE VENT DU NORD

Le vent du nord arrive et l'effroyable flot,
Dévaste la campagne en vagues successives,
Attaquant les maisons qui se font possessives,
Et résistent, front bas, derrière leur enclos !

Dans un enfer de bruits, s'échevèle un galop,
Qui vient de l'horizon, par râfles excessives.
Au jardin qu'il meurtrit, par ondes intensives,
Il bouscule un rosier qui chavire, falot !

Terriblement présent, le monstre s'évertue !
Il multiplie encor, sa puissance qui tue,
En trois, six ou neuf jours, d'assourdissants chaos !

Les nids restent muets. Que devient l'hirondelle ?
Enfin, la voix faiblit, puis s'épuise en échos !
Du toit, le bel oiseau s'envole à tire d'aile !

NEIGE EN PROVENCE

Qui donc a, cette nuit, déplacé tout le mas ?
La fenêtre, en s'ouvrant, livre un blanc paysage.
Effaré, le jardin n'a plus même visage :
Il dérive, sans bruit, vers un pâle climat.

Ce matin, la colline est poudrée à frimas !
Pour atteindre le seuil, il faut un balisage,
Et le chemin tracé, se révèle, à l'usage,
Encor surélevé, sous son neigeux amas !

Les toits se sont posés, dans le vent du silence,
Au bord d'un océan dont la vague balance,
Au ras du ciel uni, de singuliers pavois !

Mais voici qu'un reflet s'allume entre ces toiles :
Un rouge-gorge vient, pour dire en porte-voix,
Que la Provence est belle en son habit d'étoiles !

LE RHONE

Entre des monts neigeux, le Rhône arrive en France,
Après avoir puisé, dans un lac amical,
Une force tranquille, un rythme musical,
Qui l'emporte au pays, couleur de l'Espérance !

Il épouse la Saône au gré de son errance !
Un masif, devant lui, dresse un mur vertical,
Qui coude son chemin, d'un angle radical !
Droit vers le large, il va, chercher sa délivrance !

Il file sous des ponts, longe de vieux remparts,
Des tours et des châteaux, mille clochers épars,
Qu'il reflète, rapide en érodant la roche !

Il entre en Avignon, puis en Arles, joyeux,
Dessine un grand delta, qu'achève la mer proche,
Offrant à la Camargue un écrin bleu, soyeux !

SUR LE RHONE

Le fougueux Rhône court vers la ville où l'on danse :
Au gré du fleuve clair, aimable compagnon,
Vienne et Valence vont ! Puis le pont d'Avignon,
Dessine sur le flot, l'arche de providence !

Au passage de l'eau, fuse une confiance !
Un rêve se suspend dans chaque pin pignon !
La comtadine est là, qui, de son pied mignon,
Donne à l'ancien rondeau, la plus vive cadence !

En longeant le rempart, la vague ralentit :
Des papes, la cité, sur le ciel, resplendit,
Notre-Dame des Doms, brille, reine des reines !

Au pays de Mireille et des micocouliers,
Les toits d'Arles, serrés, tout autour des arènes,
Adressent leur appel à tous les bateliers !

LE COURS DU RHONE

Il prend jour en des monts que la glace couronne !
Il s'élance, rapide entre des bords étroits,
Baignant de son flot blanc, d'imposantes parois,
Mordant à pleines dents, le roc qui l'environne !

Un lac bleu l'engloutit mais il reste le Rhône,
Et se trace un sillon, malgré les brouillards froids,
Jusqu'à la ville assise au long de ses quais droits,
Sous Fourvières qui dresse à la Vierge un beau trône !

Il accueille la Saône au cours majestueux.
Heurté par un massif, il court, impétueux,
Après un coude franc, vers la mer azurée !

Il est en son couloir, aux remparts montagneux,
Un miroir à vergers, d'une ampleur mesurée,
Avant d'épanouir un delta dédaigneux !

LA VALLEE DU RHONE

D'est en ouest, le Rhône échappe au lac étale :
Alpes, Jura, lui font un vigoureux étai ;
Puis le heurte un massif, aux lourdeurs de marteau,
Qui dirige, plein sud, sa superbe brutale !

Heureusement, la Saône aux roseurs de pétale,
Adoucit son humeur en lui donnant tant d'eau
Qu'il conduit le navire autant que le radeau,
Pour unir à la mer, la grande capitale !

Il roule entre des monts, longe de vieux remparts,
Traverse des vergers, des hameaux blonds épars,
S'alanguit quelquefois, mirant une mesure !

Impétueux, fonceur, ou vaguement songeur,
Il ouvre en deux la France au large qui l'azure,
Et, sous des ponts têtus, danse, dieu-voyageur !

LA MONTAGNE SAINTE-VICTOIRE

En rose, mauve, bleu, le Mont Sainte-Victoire,
Omniprésent toujours, surveille la cité
Qui bourdonne, tout bas, dans la félicité,
Sous le doigt protecteur du fier observatoire !

Austère, le massif présente un oratoire,
Avec sa croix de fer en pleine immensité !
D'un monastère ancien, contre l'adversité,
La chapelle offre encor, une tranche d'histoire !

Immobile vaisseau d'argent clair, de corail,
Moirant au gré du jour des couleurs de vitrail,
La montagne, sur Aix, dirige son étrave !

Un à-pic à bâbord, des bois verts à tribord,
Arrivé du Levant, le grand navire, grave
Au ciel nu, son élan, pour quelque divin port !

LE VENT DU MAL

Dans un galop d'enfer, le vent mauvais, brutal,
Se déchaîne à l'envi, brisant sur son passage,
Au fier jardin, les fleurs, dans le ciel, un chant sage,
Un oiseau pris au nid, dans son arbre natal !

Le ravage s'étend sous le souffle fatal :
Dans les cours, les chemins, s'exerce un vrai brassage !
Altérés, les parfums, s'exhalent sans message !
A l'entour, se poursuit un saccage total !

Contre l'assaut du Mal, de la force qui tue,
Contre le vil Esprit qui, dehors, s'évertue,
La demeure, debout, sauvegarde la paix !

Porte close et front dur, se refuse l'outrage !
Un silence attentif dresse un rempart épais !
L'espoir est préservé d'un écrin de courage !

CONTRE VILS MARRES DÉMON

Ce que tu voulais voir, ô sinistre agresseur,
C'est, sous tes vils sabots, ma route saccagée !
Pour entendre gémir ma demeure outragée,
Tu fis, sur elle, choir, ton ombre d'opresseur !

Mais ne s'étendra pas ta mortelle noirceur :
La blessure, vois-tu, que tu m'as infligée,
Ne laisse aucun sillon dans mon âme inchangée,
Que protège l'écran d'une aile de douceur !

Contre tes traits de feu, point n'est besoin d'armure :
Une eau limpide sourd et sa chanson murmure,
En d'insondables fonds que jamais tu n'atteins !

Regagne tes enfers, sur ta barque inhumaine !
Abolis sont tes pas, sur mes chemins certains !
Un cœur pur veille au seuil de mon tendre domaine !

CONTRE VENTS ET MARÉES

Sous l'orage, le parc, offre un triste spectacle :
Au sol, traînent, perdus, les débris arrachés,
Tuiles et brins de bois, par le vent fou, lâchés,
Dont le seuil alourdi devient le réceptacle !

Dans les rameaux formant un fervent habitacle,
Heureusement, les nids, savent rester cachés !
Pour les garder, sur eux, des anges sont penchés :
Contre l'Esprit du Mal, seul, l'Amour fait obstacle !

A l'abri du grand mur, se terre le moment !
La demeure, sans peur, au sein du mouvement,
Sauvegarde la paix d'une infime parcelle !

Autour de l'âtre clair, un esquif nébuleux,
Se retient sur le bord d'un monde qui chancelle,
En ce repaire sûr, d'un port miraculeux !

LE TINTEMENT

Sur les chemins de l'air, passe la cavalcade,
Aux terribles coursiers, qui, sans rênes, sans frein,
Des monts jusqu'à la mer, mènent le même train,
Malmenant les toits bas, qu'émeut chaque saccade !

Au parc échevelé, qui, vers le val, cascade,
Est livré le combat contre le flot d'airain !
Tandis que de débris, se couvre le terrain,
Meurt le neuvième jour d'une dure décade !

A l'aube, cesse enfin, l'inferral mouvement !
Le silence établi délivre un tintement
Que n'a pas emporté la grande force aveugle !

Encore frémissant des terribles remous,
Le clos prête l'oreille à la vache qui meugle,
Auprès d'un petit veau qui s'endort à genoux !

AU PRINCE DES BEAUX JOURS

Un brouillard corrosif a terni la splendeur
Du soleil printanier, qui, d'un hublot placide,
Egare dans le ciel d'une couleur acide,
Un pinceau de rayons, fragile, sans ardeur !

Un appel que la terre émet en profondeur,
Atteint le dieu lointain, l'émeut et le décide !
A travers un écran qui devient translucide,
Arrive, par les airs, un souffle de tiédeur !

L'astre triomphe enfin, prodigue sa lumière,
Accorde un regard neuf, une ferveur première,
Aux promeneurs épars, sur les sentiers humains !

O Prince des beaux jours, fournis avec largesse,
Aux champs, le bel or vif, la force dans les mains,
Pour que la ronde engendre une heureuse sagesse !

LE BAL DE LA BELLE SAISON

Enfin s'ouvre le bal de la belle saison !
Sur les rameaux fleuris les corolles neigeuses,
Encensent le soleil d'haleines louangeuses,
Escaladant l'air bleu par-dessus la maison !

O rieur baladin, tourne sur le gazon !
Mire-toi dans l'étang, dont les rives songeuses,
Offrent des abris sûrs aux routes voyageuses
Amenant des oiseaux, du bout de l'horizon !

La clôture pétille en robe d'aubépine !
Une huppe à front d'or, à coups de bec, opine,
A chaque souffle doux que happe le sentier !

Pétales envolés que la lumière irise,
Embaument les chemins de l'univers entier !
Pleuvez en doux bonheur des ailes de la brise !

QUAND REVIENT L'HIRONDELLE...

ACCUEIL

Dans les lieux bien aimés, quand revient l'hirondelle,
Après un long exil, sur un sol étranger,
Le seuil connu s'émeut au frôlement léger,
Du tendre appel émis près du cher toit fidèle !

Après avoir franchi la mer à tire d'aile,
En suivant le parcours d'un bateau messager,
L'oiseau semble faiblir mais ce mal passager
Disparaît quand sourit le bon logis modèle !

Heureux soit le pays qui garde ouvert son cœur
A l'ami vrai, constant, ni vaincu, ni vainqueur,
Mais qui cherche le bleu du ciel de sa jeunesse !

En des jardins fleuris de roses, de jasmin,
Qu'un fraternel amour, encor plus fort, renaisse,
Entre ceux, qui, toujours, se sont donné la main !

LES OISEAUX DU BONHEUR

Lorsque sont de retour, les vives hirondelles,
Au-dessus des bassins, des cours, des toits connus,
L'écho du firmament, par mille cris ténus,
Répond au gai bonjour des compagnes fidèles !

Aux toits, les nids d'antan, logis, tendres, modèles,
Accueillent sans erreur, sur leurs seuils, doux, menus,
Pour un nouveau séjour, les oiseaux bienvenus,
Que la belle saison ramène à grands coups d'ailes !

Au signal entendu, s'ouvrent toutes les fleurs
Pour faire chatoyer les plus belles couleurs,
Dans les jardins d'espoir où le printemps s'éveille !

Unissant terre et ciel, les rais du soleil clair
Tissent la harpe d'or où s'inscrit la merveille !
Accours, ô mon enfant, le bonheur est dans l'air !

L'OR DE LA BELLE SAISON

Au soleil vont, flânant, les routes printanières,
Entre des champs parés de toutes les couleurs !
Etendant leurs rameaux, couverts de blanches fleurs,
Les arbres, sur les bords, balancent des bannières !

Invisibles sont là, de vives jardinières,
Assemblant des bouquets de leurs doigts enjôleurs !
L'herbe ondule en reflets sous des souffles frôleurs,
Qui soulèvent, sans bruit, de légères crinières !

Au sein de ce flot doux, le parcours est bercé !
D'un suave parfum, l'azur est encensé !
Subtil, monte le chant de l'âme universelle !

Avance, promeneur ! Absorbe l'horizon !
Laisse aller, vers le ciel, ta vibrante nacelle !
A toi, l'or merveilleux, de la belle saison !

LE TEMPS DES HIRONDELLES

Lorsque revient le temps des chères hirondelles,
Un signal est donné, repris par mille voix,
Dans les jardins, les cours, par les prés et les bois,
Pour dire le retour des compagnes fidèles !

En bordure des toits, pourvus de nids modèles,
Un appel se propage en multiples envois :
Chaque seuil se souvient du chant des autres fois,
Mais palpite au vent neuf des vifs battements d'ailes !

Un chaste printemps rit, brillant d'éclats joyeux,
Sur les champs pleins de fleurs sur les étangs soyeux,
Sur les brins à tisser que le soleil inonde !

Au grand flux généreux, la nouvelle saison,
Se pare de bijoux dont resplendit le monde !
Immense, vers le ciel, s'élève une oraison !

LA RECOLTE DES PIGNONS

Le soleil tamisé par les grands pins pignons,
Jusqu'à la terre, tend, des rais de miel d'abeille !
Avec, des cris joyeux, pour emplir leur corbeille,
Errent deux gais bambins, turbulents compagnons !

Membres nus, satinés d'un éclat de brugnons,
Les marmots pleins d'ardeur que le ciel bleu surveille,
Occupent, seuls, la cour, pour saisir, à merveille,
Au sol, les grains ambrés, de leurs prompts doigts
[mignons !

Tour à tour, chacun d'eux, prestement virevolte,
Afin de contempler l'abondante récolte :
La même anse d'osier les unit par la main !

L'ombre retient les pas de la danse animée,
Que mènent les enfants sur un même chemin,
Devant le seuil en fleur de la demeure aimée !

LE RETOUR RENOUVEAU

Lorsque le vent nouveau, de brumes passagères,
Enveloppe les prés, pour en sécher les pleurs,
L'aubépine des bois se vêt de blanches fleurs ;
Dans l'émoi des forêts, verdissent les fougères !

Au ciel, fusent les cris de troupes messagères :
— Hirondelles, bonjour ! Paré de cent couleurs,
Le jardin frémissant sous les baisers frôleurs,
Exhale ses parfums, par volutes légères !

A l'appel souverain, s'activent les fuseaux,
Pour dénouer les fils des pénibles réseaux,
Lacés frileusement dans le temps de souffrance !

A loisir, en tous lieux, triomphante, s'étend
La clarté du soleil dont le flux d'espérance
Abreuve un prince fier au cœur neuf et tintant !

LE RETOUR DE LA LUMIERE

L'hiver a sublimé les arbres du verger !
Dans le ciel élargi, pas une ombre ne plane
Et l'éclat du soleil, aucun souffle ne glane,
Au treillis des rameaux filtrant du bleu léger !

Le rossignol ami, délicat messenger,
De sa course menue entre le bœuf et l'âne,
Apporte, sur le seuil, où, tout le jour, il flâne,
Un chaud reflet de feu qu'il donne à partager !

Voici venu Noël annonçant la lumière !
Un sourire étincelle au front de la chaumière !
Au grand parc en émoi, s'éparpillent les eaux !

Une promesse court en fine broderie,
De bourgeons roses, ronds sur de vibrants fuseaux
Qui préparent le bal de la saison fleurie !

ÉTÉ

La forêt qui descend jusqu'au bord de la route,
Apporte sa fraîcheur au train chaud de l'été.
Sur le talus, frémit la légère clarté,
Que distille, sans bruit, la feuille qui froufroute !

L'univers resplendit d'un or qui le veloute :
Ecluse dans le ciel d'un bleu pur exalté,
La gloire du soleil, hors du globe éclaté,
Dans l'espace ébloui, se pulvérise, toute !

Immobile, se tait, l'heure au cadran divin !
Dans le silence entier, le moindre souffle est vain !
Là-haut, sur le toit blanc, la cigogne médite !

Arrête ici ton pas, voyageur enchanté !
Vers l'astre merveilleux, déplace ton orbite,
Et cueille, dans l'instant, toute l'éternité !

LES CERISIERS D'AUTOMNE

Dans l'automne aux couleurs de pervenche pâlie,
Les calmes cerisiers, par longs traits effilés,
Dessinent, sur le ciel leurs rameaux fuselés,
Dont l'ombre, sur le sol, lentement se délie !

Il est resté cela, de la saison jolie :
Un feuillage plus net aux riches tons mêlés
D'or vif et d'ambre clair, exquisement coulés
Par le soleil dansant sur l'écorce polie !

La splendeur de l'été s'éteint, tout doucement !
Cependant, point ne meurt, le souvenir charmant
Des instants de plaisir aux tendres éloquences !

O beaux arbres, gardiens de palpitants secrets,
Vous savez que viendra le temps d'autres vacances !
Un merveilleux espoir abolit les regrets !

PROVENCE D'ELECTION

Troisième Partie

SUR LES CHEMINS DE PROVENCE

1. Saint-Michel de Frigolet.
2. Le Vent à Saint-Michel de Frigolet.
3. La Grande Maison.
4. L'Appel du Printemps.
5. Lever de Soleil.
6. Le Vent autour des Bois.
7. Victoire de la Lumière.
8. Retour de l'Espoir.
9. Le Printemps, sur le Cours Mirabeau.
10. La Musique du Vent.
11. Le Soleil et le Vent.
12. Le Bon Toit.
13. Les Hirondelles et les Enfants.
14. Voyou.
15. La Fontaine de Vaucluse.
16. Le Bastidon d'Aix.
17. La Dame en Noir et la Cloche.
18. Les Bonheurs de l'Automne.
19. Mireille aux Saintes-Maries.
20. Fille de Provence.

SAINT-MICHEL DE FRIGOLET

Dans la blanche lumière, entier, le monastère
Offre aux cieus, son enceinte et ses nombreuses tours !
Depuis plus de mille ans, le silence des jours
Abrite en ces hauts lieux, l'élan du seul mystère !

Aux murs de la chapelle, aux toits roux du couvent,
Des siècles écoulés, reste la trace écrite,
Evoquant la ferveur d'un immuable rite,
Et bravant le soleil, et la pluie, et le vent !

L'église, l'abbaye, avec leurs flèches grises,
Et leurs frotons légers, se dressent dans les airs :
Les cloches, d'heure en heure, égrènent des sons clairs
Qu'emportent vers le val, de cascadantes brises !

O vous, Saint Augustin ! Vous aussi, Saint Norbert,
Qui, dominant la cour, surveillez l'étendue,
Que toute cause juste, au ciel, soit entendue !
Poursuivez le démon vers l'ancre où tout se perd !

Une reine de France, ici, pria la Vierge,
Afin d'avoir un fils ! Il vint, fut un grand roi !
De mon âme, voici que disparaît l'effroi,
Lorsqu'au fond de la nef, j'allume un humble cierge !

Archange Saint Michel, tout éblouissant d'ors,
Terrassez le dragon qui relève la tête
Et jette son venin ! Maîtrisez la tempête !
Etablissez la paix, dans les cœurs, et dehors !

Ami, que te retienne, en ce site superbe,
Au-dessus du coteau, couvert de serpolet,
La prière d'amour du Mont de Frigolet,
Somme de tous les vœux, liés en une gerbe

SAINT-MICHEL DE FRIGOLET

Dans la blanche lumière, au-dessus du monde,
Ouvre aux cieux, son royaume et ses pompes tous !
Éprouve plus de mille ans, le silence des jours
Abrite en ces hautes tours, l'élan du seul mystère !

Aux murs de la chapelle, aux toitsoux du couvent,
Des stèles décapées, trace la trace écrite,
Évoquant la prière, le souvenir, l'immuable rite,
Et devant le soleil, et le vent, et la nuit !

L'église, l'abbaye, avec leurs clochers, leurs tours,
Et leurs tronçons légers se dressent, au-dessus,
Les cloches, et leurs tours, égrenent des sons clairs
Qu'emportent vers le ciel, les anges, les oiseaux !

O vous, Saint Michel, l'ange saint, l'ange guerrier,
Qui domines le monde, au-dessus de l'océan,
Que toute cause juste, et tout droit, se réveille,
Poursuivras le démon, et tout ce qui se perd !

Une terre de France, au-dessus de la France,
Afin d'avoir un fils, et un grand, et un roi !
Le monde, et tout ce qui se perd, et tout ce qui se perd,
Lorsqu'on fonde de la terre, l'effort, et l'effort !

LE VENT A SAINT-MICHEL DE FRIGOLET

Quand souffle le mistral à travers la Provence,
Et que la Montagnette échevelle ses pins,
Ses buissons épineux, sa garrigue à lapins,
Terre et ciel sont mêlés dans la même mouvance !

Un océan déferle et rafle les senteurs
De thym, de romarin, de brûlante résine,
Aux versants rocailleux dont se raidit l'échine,
Et qui sont, d'un vaisseau, les fidèles porteurs !

Alors que tout chavire, intact, le monastère
Elève sa muraille et ses tours d'autrefois,
Qui, depuis si longtemps, résonnent de la voix
Des moines de ce lieu que retient un mystère !

Aux angles nus des murs, vient se briser le vent !
Saint Joseph, lys en main, bénit les blanches marches !
Un cloître, une abbaye, offrent de larges arches !
Ici, bon pèlerin, mène ton pas, souvent !

L'Archange Saint Michel, superbement, terrasse
Un terrible dragon dont s'offensaient les cieux !
Saint Augustin, clément, sur toi, pose les yeux !
Saint Norbert te convie à marcher sur sa trace !

Aux sauvages parfums, d'aspic, de serpolet,
S'ajoute un doux encens, souhait qui se répète !
Autour de l'édifice, a cessé la tempête !
A toi, l'immense paix du Mont de Frigolet !

LE VENT A SAINT-MICHEL DE FRIGOLET

Quand souffle le vent à travers la Provence,
Et que la Montagne a devillé ses pins,
Ses buissons épiés se penchent à l'instar,
Le vent et ciel sont vides dans la même mouvance !

Un océan déferle et rince les sentiers
De thym, de romarin, de bruyère résine,
Aux vagues rutilantes dont se trahit l'éclat,
Et qui sont à un instant, les fidèles porteurs !

Alors que tout change, intact le monastère
Fière sa muraille et ses tours d'antiques,
Où, depuis si longtemps, assomment de la voix
Des moines si ce n'est que ventent les mystères !

Aux angles aux murs nus, vent se lève et se vent !
Saint Joseph, les enroule dans les blanches marches !
Un cloître, une chapelle, et les hautes arches !
Ici, bon pèlerin, même un pas ne se vent !

L'Archange Saint Michel, au-dessus de la tour,
Un terrible dragon dans ses serres et les cieux !
Saint Augustin, étonné, sur son pas les yeux !
Saint Norbert se courbe à marcher sur sa trace !

LA GRANDE MAISON
(La Baume-les-Aix)

L'imposante maison s'adosse à la colline,
Au cœur d'un bois de pins bordant le firmament !
Quand le soleil se lève ou quand le soir décline,
Elle montre de loin, son visage clément !

Le portail est béant sur le chemin rustique :
Une allée aboutit devant un bâtiment,
Préau sous un étage, uni par un portique,
Au logis principal, dans un enjambement !

C'est le toit de l'accueil et, sous la galerie,
La porte s'ouvre en grand, juste au bord de la cour !
Un bassin circulaire à margelle fleurie,
Retient, dans son eau verte, un peu de l'or du jour !

Quelques mètres plus haut, la demeure maîtresse
Étale sa façade aux rayons du midi !
Le parfum chaud des pins, tout le jour, la caresse,
Autour du signal sûr de son clocher hardi !

Lorsque, dans la chapelle, au vaste espace, ouverte,
Un homme inspiré dit les merveilles de Dieu,
Sa parole frémit jusqu'à la forêt verte,
Enveloppant de grâce, et de paix, ce haut lieu !

Le pas revient toujours au promenoir-attique,
Où le chant des oiseaux convainc bien plus encor !
Sous chaque arche est posée une jarre mystique,
Un ange, de son aile, abrite le décor !

LA BÉNÉVOLE MARIAGE
(à la Famille-Aiz)

L'imposante maison s'élève à la colline,
Au coin d'un bois de pins boudant le firmament !
Quand le soleil se lève au point de soir décliné,
Elle trottie de son air vaque-éblouant !
Le portail est béant sur le chemin tristesse :
Une aile adouci, levé au bâtiment,
Frotte sous un ciel, et sur un portique,
Au logis principal, dans un enjambement !
C'est le toit de l'édifice et dans le palais,
La porte s'ouvre au grand jour de la cour !
Un bassin, enroulé à l'angle de la tour,
Reflète dans son eau, les rayons du jour !
Quelques marches, sur le bord de la terrasse,
Etale sa façade, aux regards de la cour !
Le parterre est, dans son air, la terrasse,
Autour de sa base, et dans son tour !
Lorsque, dans le silence et dans la solitude,
Un homme, devant le ciel, se tourne vers Dieu,
Sa parole s'élève et se fait entendre,
Ravaloigne de grâce, et de paix, au ciel bleu !

L'APPEL DU PRINTEMPS

Le ciel clair et profond de la saison première,
Environne d'azur, les arbres du verger !
Parmi les blanches fleurs, vogue, dans l'air léger,
Un chaud parfum de miel, sur des rais de lumière !

Des pétales nacrés tombent sur le bassin :
Le rêve qui voyage au creux de leurs nacelles,
Enferme le soleil en brillantes parcelles,
Et l'eau calme en retient le merveilleux dessin !

Pour l'accueil espéré de la vive hirondelle,
En bordure, frémit la hampe d'un roseau !
Joyeux porte-bonheur, voici le bel oiseau,
Saluant le jardin d'un amical coup d'aile !

Un murmure parcourt les bouquets odorants :
La pâquerette rit sur la pelouse verte,
La demeure se plaît à rester grande ouverte !
Enfant, capte l'appel, sur les souffles errants !

LEVER DE SOLEIL

Quand le côteau voisin, tout de rose, paré,
Se détache en plein ciel et vogue, tel une île,
Au-dessus du long val où sommeille, immobile,
Une vague de nuit, un chant fuse, égaré !

De l'ineffable appel dont l'espace résonne,
Un écho se répète et s'éploie, émouvant,
S'amplifie en signal, et, le feu du levant
Le transmet au soleil qu'un relief emprisonne !

Invisible est l'oiseau dans le feuillage vert !
Il lance, à pleine voix, son bonjour, sur une onde,
Eveillant le bosquet, qu'un rayon clair inonde,
Avant de caresser le portail large ouvert !

Etincelant bretteur, en habit de satin,
D'argent vif, et d'or blanc, pailletant la ramure,
Alentour, le jour gagne et sème son murmure
Au secret des buissons, sur l'aile du matin !

En nappe, la clarté, sur la toiture, glisse,
Atteint la cour ombreuse, au revers du talus,
Au bord duquel, bondit, le splendide salut
De l'astre éblouissant, jailli de son calice !

LE VENT, AUTOUR DES BOIS

Dans la cime des pins, passe le vent d'hiver :
Ses chevaux débridés, parmi les hautes branches,
Ouvrent tout près du ciel, de larges routes franches,
Et s'en vont au galop, vers un autre univers !

Sous cette chevauchée, à l'abri, se recueille,
Autour d'épais buissons, le calme du sous-bois,
Où s'éteint peu à peu, la mugissante voix,
Où le feu du soleil, en parcelles, s'effeuille !

Epargné, le silence, au pied des arbres droits,
Distille goutte à goutte, une paix merveilleuse,
Entre le laurier-tin, le chêne-rouvre et l'yeuse,
Inclinant leurs rameaux sur les sentiers étroits !

Le passage, parfois, s'étrangle, se resserre,
Et le tracé se perd dans l'enchevêtrement :
C'est la halte imprévue, un exaltant moment,
Pour chasser, de la main, l'épine qui lacère !

Ailleurs, le sol devient presque inhospitalier !
Le chapelet des pas s'imprime dans la glaise !
Ensuite, le chemin, s'élève, plus à l'aise
Et flâne, avec bonheur, facile, familier !

Du bienveillant asile, hélas ! voici la porte !
Au-revoir, les oiseaux, hôtes chers à ces lieux !
De multiples sabots résonnent sous les cieux
Qu'ébranle durement, l'affolante cohorte !

Au souffle froid du Nord, grelotte le plateau,
Balayé sans égards, déserté par la vie !
Au cœur du bois connu, sur la pente suivie,
Un doux chant me rappelle au versant du côté !

LE VENT AUTOUR DES BOIS

Dans la cime des pins, passe le vent d'hiver :
Ses chevaux débridés, par les hautes branches,
Ouvrent tout près du ciel, de hautes routes franches,
Et s'en vont au galop, vers un autre univers !

Sous cette chevelure à l'air si recueillie,
Autour d'épais buissons, le calme du sous-bois,
On s'attend peu à peu, à merveille, à voir
Or le feu du soleil, en papillons, s'effeuille !

Épargne, le silence, au-delà des arbres droits,
Distille toute à goutte, un pais tranquille,
Et fait le jaillir, en chute vive et l'éclat,
Inclinant leurs têtes sur les sentiers étroits !

Le passage, parfois, s'éclaircit, se resserre,
Et le tracé se perd dans l'embrouillement :
C'est le balai, toujours, au moment même,
Pour chasser, de la route, l'épine qui fascine !

Ailleurs, le sol devient presque inhospitalier !
Le charriot des pas s'égare dans le chaos !
Fâché, le chemin, est si plus à l'aise,
Et fâne, avec bonheur, facile, l'amblier !

VICTOIRE DE LA LUMIÈRE

La nuit se tait, profonde, énorme, opaque, hostile,
Et l'ombre se tapit près des murs effacés !
La monstrueuse peur aux mille doigts glacés,
Des ténèbres, s'élève, imprécise et subtile !

Oh ! ce cœur qui défaille, en proie au noir tourment :
Le voici juste au bord de l'insondable gouffre !
Ayez pitié, Seigneur, de cette âme qui souffre !
Eclairez, d'un fanal, un pan de firmament !

Mais le cruel silence est total, sans issue !
Il n'offre aucun repère, aucun rayon naissant !
Le mur est toujours là, pesant, présent, pressant !
Qui frappe, de la sorte, à grands coups de massue ?

Il faut briser l'obstacle, abattre la prison,
Découvrir une faille, élargir le passage,
Emettre, en quelque point, n'importe quel message,
Accrocher quelque part, un morceau d'horizon !

Du fin fond du sommeil, un cri perce l'espace,
Et voici qu'émergeant des limbes de la mort,
D'un effort, desserrant l'étau fatal qui mord,
Un être reprend vie et suit l'ange qui passe !

Au petit jour venu se dessillent les yeux !
La clarté matinale absorbe l'aube grise !
Au souffle de l'espoir, le mal a lâché prise !
O Lumière ! O Soleil ! O Victoire des Cieux !

VICTOIRE DE LA LUMIÈRE

La nuit se fait profonde, énorme, opaque, hostile,
Et l'ombre se fait près des murs effacés !
La monstruosité pour les mille doigts glacés,
Des ténébreux, s'éveille, insidieuse et subtile !

Oh ! ce cœur qui déballe, en proie au non-tourment !
Le voit juste au bord de l'insupportable gouffre !
Ayez pitié, Seigneur, de cette âme qui souffre !
Éclaircz, d'un fatal, au pain de firmament !

Mais la cruelle sècheresse est totale, sans issue !
Il n'offre aucun refuge, aucun rayon naissant !
Le noir est toujours le pesant, présent, présent !
Où frappe, de la sorte, à grands coups de massue ?

Il faut briser l'obstacle, abattre la prison,
Découvrir une faille, égarer le passage,
Émettre en quelque point, à n'importe quel message,
Accrocher quelque chose, un mot, un horizon !

Du fin fond du sommeil, sur un corps l'horreur,
Et voici qu'émergent les lueurs de la nuit,
D'un effort, d'un effort, d'un effort, d'un effort,
Un être reprend vie et suit l'âme qui passe !

LE RETOUR DE L'ESPOIR

Sous l'âpre vent d'hiver, le jardin se lamente !
Les feuilles, sur le sol, éteignent leurs couleurs !
Quels sont ces frôlements, ces soupirs et ces pleurs ?
Des peines, des regrets, naissent dans la tourmente !

Au sein d'une clameur, un chant filtre, parfois :
Des rires, des appels tournent dans une ronde !
Hélas, l'ennemi mord, griffe, déchire, gronde,
Et, du concert heureux, se dispersent les voix !

La tonnelle s'endort, épave dépouillée !
Les bancs gisent, déserts, sous les branchages nus !
Dans le bassin, se meurt l'écho des pas connus !
Un sable gris ternit la margelle mouillée !

O Seigneur ! Est-ce vrai ? L'inferral bruit s'est tu !
L'orage porte ailleurs son galop de trahison :
Au ciel, se fige un vol, qu'un doigt divin maîtrise !
A nouveau, le cher toit, de calme est revêtu !

Près du seuil, attentif, le rouge-gorge veille :
Il attend, sans troubler le silence établi !
Point ne se tissera, le voile de l'oubli !
Les aimés reviendront : la maison s'émerveille !

**LE PRINTEMPS SUR LE COURS MIRABEAU,
A AIX-EN-PROVENCE**

Les platanes géants vibrent dans leur ramure,
Où le feuillage neuf, éployé récemment,
Orne, de ses festons, le bleu du firmament,
Qu'un bruit d'ailes parcourt d'un enchanteur murmure !

Insondable, frémit le mouvant dôme vert !
A travers ce vaisseau, qu'un peu de brise berce,
Arrive, du soleil, la généreuse averse :
En parcelles d'or clair, miroite l'univers !

La chaussée en longueur, s'avance, toute unie !
Sur les vastes trottoirs, dansent les pas joyeux !
Le Grand Cours, irisé de ramages soyeux,
Vogue, de par les airs, sur un train d'harmonie !

Il mène à la fontaine aux jaillissantes eaux :
Dans un pétilllement, les gouttelettes perlent,
Des cascades en feu, dans l'espace, déferlent,
En projetant le chant de transparents fuseaux !

Aujourd'hui, le bonheur est ici, de passage :
Il délivre à pleins flots, sa grisante liqueur !
L'âme du monde bat au rythme de mon cœur :
Enfant, capte avec moi, le lumineux message !

LA MUSIQUE DU VENT

Le vent se lève au loin dans une vague énorme :
Il arrive en éclair, engloutit la maison,
Qui craque, se disloque et tombe en pâmoison !
Le flot semble expirer mais, là-bas, se reforme !

Est-il un voyageur, égaré par les airs,
Qui cherche son chemin, d'une course démente ?
Un silence étourdi s'inscrit dans la tourmente,
Aspiré par l'appel des horizons déserts !

Mais un galop parcourt, à nouveau, tout l'espace :
Autour des murs, des toits, battus et martelés,
A travers les buissons, tordus échevelés,
Dans un superbe élan, la cavalcade passe !

Elle repasse encor ! Une autre fois encor !
En souffles réguliers, s'établit la cadence !
Au sein du mouvement, le logis calmé, danse !
Au dehors, la nuit chante et berce le décor !

La demeure, sans peur, balance au gré d'une onde !
Et, dans son lit, l'enfant, qui s'était éveillé,
Offre entre ses pleurs clairs, un rire émerveillé,
Qui capte la musique errant autour du monde !

LE SOLEIL ET LE VENT (LE RÊVE ÉCLOS)

Le soleil, dans le vent, tisse une clarté blonde :
Il entrelace l'or de ses fringants rayons,
Et vêt d'une résille aux lumineux maillons,
Les arbres et les murs, le bleu du ciel et l'onde !

Un visiteur étrange effleure le bassin :
Sur la moire, un instant, s'éveillent des chimères ;
A leurs baisers, l'eau fuse, en perles éphémères !
Enigmatique dieu, quel est donc ton dessein ?

Qui mène, par les airs, la merveilleuse danse ?
Un papillotement de furtives étoiles,
Anime l'univers, frémissant dans ses voiles,
Au fil d'un jour vibrant de joyeuse cadence !

Un rythme ensorceleur enchante la maison !
Que deviens-tu, mon âme, au sein de ce vertige ?
Au gré du flot berceur, tu vogues, fleur, sans tige,
Insaisissable éclat d'une immense oraison !

La prière élargit l'infini de l'espace !
Un goût d'éternité pénètre le moment !
Le jardin vire, tangué, ivre de mouvement !
Le rêve éclos s'enfuit sur le souffle qui passe !

LES HIRONIOTTIENS ENFANTS LE BON TOIT

Le bon toit rêve, seul, sur la pente boisée,
D'un sauvage massif regardant vers la mer !
Le vent de la garrigue au parfum doux-amer,
Baigne d'un vaste flot, la demeure grisée !

Le fidèle parcours, à travers les buissons,
Pour aller chercher l'eau, chaque soir, à la source,
En imprimant les pas de la vitale course,
Ouvre un sentier vibrant de secrètes chansons !

Lorsque, l'été venu, l'herbe nouvelle ondule,
Un peuple ailé s'ébat, sur terre et dans les airs :
Le grillon de la nuit prête vie aux déserts,
La cigale au soleil, le jour entier, stridule !

En toutes les saisons, sur le seuil, large ouvert,
Un rouge-gorge ami porte une flamme claire !
Il offre, pour l'accueil, son écusson solaire,
Un reflet qui retient l'âme de l'univers !

Le temps s'arrête au bord de la route assagie
Qui prodigue à loisir, dans l'espace vacant,
Vivante solitude et silence éloquent,
Sur une aile de paix, jusqu'au ciel, élargie !

LES HIRONDELLES ET LES ENFANTS

A l'heure du couchant, dans le ciel lumineux,
Avec des cris aigus, les hirondelles vives,
Au vespéral festin, rituelles convives,
Animent dans l'azur, un bal vertigineux !

Les enfants captivés par la danse folâtre,
Au bord du grand bassin, regardent vers les cieux !
Le zig-zag des oiseaux se mire dans leurs yeux
Tandis qu'un tendre appel les groupe autour de l'âtre !

Il faut cesser les jeux, pour le repas du soir :
Près du seuil grand ouvert, la gente maisonnée,
Se grise des rayons de la longue journée,
A la table où, rieurs, tous sont venus s'asseoir !

Dans les hauteurs de l'air, se prolonge la danse !
Au bord du toit, pourtant, des coups d'ailes furtifs,
Rendent les chers petits, plus doux, plus attentifs,
Sous l'auvent dont les fleurs ont un parfum plus dense !

O compagnes du ciel, regagnez vos logis !
La nocturne rumeur qui s'élève de terre,
Emportant la maison sur l'aile du mystère,
Enveloppe de paix, les gamins assagis !

LA FONTAINE VAUCLOSE VOYOU

L'animal est superbe, éclatant de santé,
De vigueur triomphante et d'audace candide !
En son pelage brun, de fauve, agrémenté,
Il se dresse et s'étire : il exulte, splendide !

Il sort de la voiture, en aboyant, joyeux :
De sa laisse de cuir, follement il s'évade !
A lui, l'espace libre et les gazons soyeux !
Grisé de liberté, plein de fougue, il gambade !

Ici, Vyou, reviens ! Ne saccage pas tout !
Le jardin que, sans frein, l'impétueux sillonne,
Autour de la maîtresse, au ton de voix si doux,
Voluptueusement, chavire, tourbillonne !

Enfin, le charme agit, calme l'exubérant,
Qui, prestement, fait front, les oreilles dressées !
Sur les mains qu'il connaît, qu'il flaire, tout vibrant,
Il pose, en amoureux, deux pattes empressées !

Admirable Gardien, prodige de ces lieux,
Veille bien sur le cœur de ta dame charmante !
En tes yeux large-ouverts, se mire l'or des cieux :
Offre-le, nuit et jour, à ton hôtesse aimante !

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Le chemin qui s'acharne à petits pas têtus,
Suit le lit tourmenté de la rivière en crue :
L'eau vive court, bondit, tumultueuse, drue,
Parmi des rochers bruns, de mousse, revêtus !

Des arbres, des buissons, tissent des draperies,
Qui, des bords escarpés, descendent jusqu'au cours,
Où le torrent se cache avec des bruits plus sourds,
Dans l'enfer inconnu d'aveugles galeries !

Le réseau compliqué d'invisibles ruisseaux
Dissimule à loisir, dans le val chaotique,
Un mystère total, un but énigmatique,
Entre des gouffres noirs, des marches, des ressauts !

Vers l'amont, plus avant, ô sente, continue !
Que ne te trouble point le vieux château brisé,
Qui découpe le ciel, sur le bord opposé,
Au sommet du mur droit d'une falaise nue !

De Pétrarque, survit, dans ce vestige clair,
L'émouvant souvenir d'amours tendres, fidèles !
Au-dessus des créneaux, de fous battements d'ailer,
Ecrivent, pour toujours, le mot « Laure » dans l'air !

Petit chemin, vois-tu, la grotte souveraine ?
Humblement, tu te tais ! Tu t'assombris d'effroi,
Quand tu parviens au pied de la haute paroi,
Où sommeille, en son trou, la source souterraine !

Arrive encor plus près du dormant miroir vert !
D'énormes blocs te font le balcon le plus sage !
Il te faut t'arrêter, mais capte le message,
Issu des profondeurs d'un terrible univers !

Réel est le danger : la vasque est presque pleine !
Elle paraît stagner mais déborde souvent !
Le redoutable mont s'incurve en vaste auvent,
Repaire d'oiseaux noirs qui surveillent la plaine !

En bas, sur le courant, tournent plusieurs moulins !
La cité, nuit et jour, vibre au chant des cascades !
Et même si le flux, commandé par toquades,
A l'air interrompu, la Sorgue va, bras pleins !

LE BASTIDON D'AIX

Il est, sur le sommet d'une colline fauve,
Un bastidon couvert d'un toit couleur de miel !
Aux détours du chemin, Sainte-Victoire, en mauve,
Apparaît, le front haut, souveraine en plein ciel !

Voici la double porte au-dessus de la marche !
En grand, s'ouvre la salle où se perdent les pas !
Abritant le sol frais, le plafond forme une arche :
Accueillante, sourit, la table des repas !

Près de la cheminée, une spirale à rampe,
Elève les degrés d'un gracie escalier !
La chambre, dans l'alcove, enveloppe la lampe !
Au niveau supérieur, s'étale un atelier !

De là, sur trois côtés, par de géantes baies,
Pénètre l'horizon, limpide, généreux !
Les frondaisons des pins dévalent jusqu'aux haies
Qui limitent le parc aux cent chemins ombreux !

Si tristes sont les bancs, dans le bosquet de frênes !
Ils souffrent d'un départ, en cercle, disposés !
La lune, certains soirs, y déroule ses traînes,
Et les gazons rêveurs, d'argent, sont arrosés !

Le souvenir te hante, ô chère maisonnette,
Et frémit sur le seuil, à présent déserté !
Verrai-je ressurgir, venu pour la dînette,
Un flot d'enfants rieurs, papillons de clarté !

LA DAME EN NOIR ET LA CLOCHE

La dame en noir suivait dans les champs quelquelois
Dans les chemins obscurs où ne passe personne !
Parfois dans le grand pré, lorsqu'une cloche sonne,
Elle se fixe au sol et se signe, sans voix !

Le troupeau qui sonnaille au hasard de la prise
En elle devinait-il le chagrin, le tourment ?
De quel être est marquée son pauvre esprit dément ?
Son visage trahit un cœur las qui se brise !

Entend-elle en secret, le tocsin du malheur ?
L'approche d'un malin la fait tout effrayer !
Qu'est-ce donc qui lui donne une âme désolée,
Qui rest, dans son regard, ce usage de pierre ?

En sa robe de deuil, aux épaules plus frêles,
Avec ses cheveux, ses coiffes, à bord flottant,
Elle vague, dehors, hors l'espace et le temps,
Puis disparaît, sans bruit, sous les bruyères !

En lançant les verges, le soir et le matin,
D'un joyeux-matin, geste, vif, mais franc,
Elle cueille le fruit que présente la bannière,
Et s'éloigne en serrant son modeste butin !

LA DAME EN NOIR ET LA CLOCHE

La dame en noir survient, dans les champs quelquefois,
Dans les chemins obscurs où ne passe personne !
Parfois, dans le grand pré, lorsqu'une cloche sonne,
Elle se fixe au sol et se signe, sans voix !

Le troupeau qui sonnaille au hasard de la brise,
En elle éveille-t-il le chagrin, le tourment ?
De quel drame est marqué son pauvre esprit dément ?
Son visage trahit un cœur las qui se brise !

Entend-elle en secret, le tocsin du malheur ?
L'approche d'un humain la fait fuir affolée !
Qu'est-ce donc qui lui donne une âme désolée,
Qui met, dans son regard, ce nuage de pleur ?

En sa robe de deuil, aux chastes plis funèbres,
Avec, sur les cheveux, sa coiffe à bord flottant,
Elle vogue, debout, hors l'espace et le temps,
Puis disparaît, sans bruit, seule, dans les ténèbres !

En longeant les vergers, le soir et le matin,
D'une invisible main, preste, vive, mais franche,
Elle cueille le fruit que présente la branche,
Et s'éloigne en serrant son modeste butin !

La dame en noir survit, pauvre, hors d'atteinte,
Au sort mauvais, cruel, qui troubla sa raison !
De ses jours, de ses nuits, jaillit une oraison,
Qui la transporte au ciel, lorsqu'une cloche tinte !

LES BONHEURS DE L'AUTOMNE

L'automne, au plein jour, écarte des jours fastes
Et des palais de rêve, aux vives florissances,
Unissent les couleurs de toutes les saisons,
Dans l'or qui verse l'air un horizon plus vaste !

Puissant à l'hiver, des pâleurs des frissons,
La brume du matin se promène sur l'onde !
Où, orange blanchâtre, dans la lumière blonde,
Un appel de printemps tout chargé de chansons !

À midi, le soleil, brillant dans le ciel vif,
Aureole des toits, maintient la splendeur de l'été !
Puis, des toits accomplis, l'automne dilate,
Dans un jaisissement, les nubes, se défile !

Heure calme ! Douceur, hors des chemins botaniques,
Voici surgir le chat au sommeil de sa course !
A ce point de l'effort, redécouvrent la source,
Il revient le bonheur éclo dans les instants !

LES BONHEURS DE L'AUTOMNE

L'automne, en pleine gloire, égrène des jours fastes,
Et des palais de rêve, aux vives floraisons,
Unissent les couleurs de toutes les saisons,
Dans l'or que verse l'air aux horizons plus vastes !

En prenant à l'hiver, des pâleurs, des frissons,
La brume du matin se promène sur l'onde !
Or, triomphe bientôt, dans la lumière blonde,
Un appel de printemps tout chargé de chansons !

A midi, le soleil, brillant dans le ciel ivre,
Auprès des murs, maintient, la splendeur de l'été !
Puis, des mois accomplis, l'arôme dilaté,
Dans un jaillissement, des arbres, se délivre !

Heure calme ! Douceur, hors des chemins flottants,
Voici surgir le char au sommet de sa course !
A ce point de l'effort, redécouvrant la source,
Il retient le bonheur éclos dans les instants !

MIREILLE AU SAINTES-MARIES

Mireille a contemplé le superbe horizon,
Au bord du sable d'or où les Saintes-Maries,
Rangèrent leur bateau, sans voile ni toison !
Innombrables, les pas, sur les routes fleuries,
Ne cessent de marquer le célèbre parcours
Exaltant la ferveur de sublimes amours !
Tant elle aimait Vincent, que, sans craindre le blâme,
Toute seule, Mireille est venue en ces lieux :
Eblouie, épuisée, elle a rendu son âme,
En livrant son espoir, aux Saintes, dans les cieux !

MIRREILLES FILLE DE PROVENCE

La belle Miréïo, l'immortelle Mireille,
Erre dans le chemin, sous les micocouliers,
Pousse des cailloux d'or, du bout de ses souliers,
Ou tire son aiguille à l'ombre de la treille !

Un appel fuse, clair, musique pour l'oreille,
Eblouissant éclat de perles en colliers,
Subtil murmure d'eau, de vent dans les halliers,
De la bastide blanche à la voix sans pareille !

O fille du soleil, en tes atours soyeux,
Se reflète le ciel, aux sourires joyeux !
Au cristal de l'air pur, l'amour libre, étincelle !

Autour des clochers blonds, passe un divin sonneur,
Exaltant la beauté de l'âme universelle,
Eparpillant le grain, d'un éternel bonheur !

LES VOIX DE LA COLLINE

1. Invitation.
2. Chez Nous.
3. La Colline.
4. Le Défrichage de la Colline.
5. Le Jardin de Lou-Ribas.
6. Le Jardinier.
7. Jardinage.
8. Le Vieux Berger.
9. Le Chemineau.
10. D'un Arbre.
11. Le Prince du Cyprés.
12. Le Vent dans les Arbres.
13. L'Arche dans la Pluie.
14. Prière au Soleil.
15. Après la Neige.
16. La Fin de l'Hiver.
17. Prémices du Printemps.
18. L'Arrivée du Printemps.
19. L'Attente.
20. Le Chant du Printemps.
21. Les Couleurs du Jardin.
22. Printemps.
23. Roses du Mois de Mai.
24. Premier Matin de Vacances.
25. Sur l'Aile des Vacances.
26. Le Figuier.
27. Le Chant de l'Infini.

28. Dans l'Heure qui s'allonge.
29. Déclin du Jour.
30. Assemblée des Pies.
31. Lucky à la Campagne.
32. La Pie.
33. L'Ecureuil.
34. Malgré le Vent.
35. Le Mistral.
36. Le Vent de Mer.
37. La Porteuse de Repas.
38. La Pause.
39. L'Incendie.
40. La Fin de l'Eté.
41. Le Coup de Froid.
42. Le Départ des Hirondelles.
43. Le Bouquet d'Automne.

INVITATION

Les arbres du verger, tous à la fois, sont blancs !
De leurs frêles arceaux, de leurs bouquets tremblants,
De terrasse en restanque, ils parent la colline
Embaumée au parfum de leur ombre opaline !
Au-delà de la haie où le lilas fleurit,
Dans un proche lointain, la demeure sourit !
Tout en haut, près du ciel, apparaît son toit rose :
En rayons d'or, Avril, à son sommet, se pose !
Alentour, les pêchers, les pommiers, les pruniers,
Dévalent, vaporeux, les chemins printaniers,
Jusqu'à la route étroite où le feuillage brille,
En guirlandes courant tout le long de la grille !
Au grand jardin, voyez, c'est la belle saison !
Venez boire avec moi, le bleu de l'horizon !

CHEZ NOUS

L'humble mas, dans les champs qui s'ouvrent sans balises,
Accueille, de fort loin, les cloches des églises !
Il y fait bon l'hiver, encore plus, l'été !
L'ange du gai vouloir, sur le seuil, arrêté,
D'un regard attentif, parcourt la route lisse,
Où, dans les flaques d'eau, le reflet du ciel glisse !
Un grand pin parasol offre sa lyre au vent :
Les oiseaux voyageurs s'y posent très souvent,
Pour chanter l'univers où des mondes sauvages,
Abritent leurs amours près d'inconnus rivages !
Un verger palpitant projette son dessin
Sur le vivant miroir d'un immense bassin,
Qui, pour les jeux d'enfants, les tours de l'hirondelle,
Est le centre attractif où passe à tire d'aile,
Au gré des souffles d'air, un limpide semis !
Sur la table à grands bords, tôt le couvert est mis !
Devant, le jardin fou, vers le vallon, décline,
En conduisant au pied de la ronde colline,
Où, sur le chemin creux, bâille le portillon,
Qui laisse grelotter son tendre carillon !
Sous le feuillage vert, un long sentier serpente !
Un oratoire blond, montre, juste à mi-pente,
Un Saint Jean, qui, du doigt, désigne la maison,
Qu'environne de paix, la constante oraison !

C'est ici, Lou-Ribas, la « rive » provençale,
Où Dame Bonne Humeur, facile commensale,
Invite à partager le labeur, le loisir,

Dans le tranquille parc où règne le plaisir,
A goûter le bon pain du repas de famille,
Après l'arrêt du soir, au banc de la charmille !
En cet idéal port, est venu se cacher,
Le plus fidèle mât qui puisse y relâcher !

LA COLLINE

En basses ondules, les touffes prostrées,
Étalent près du sol, un fouillis de rameaux,
Des roseaux, par endroits, balancent leurs plumoux,
Sur les hautes coupes les penes rocailleuses !

Entre les vergers durs que le silence étend,
Des hautes se font, suivant d'épaisses haies,
Qui tombent vers les mains, de savonneuses baies,
Le long des sentiers verts où l'espace est restreint !

La dévotion est là-haut, sur la vaste esplanade,
On se vent se mesurer au temple des grands pins,
Toute l'année et l'année attendent les sapins,
Jusqu'au bord du vieux puits, cher à leur promenade !

Un certain jour fut pour rentrer le pas :
Le destin fait le guet dans ce domaine mystère !
Un certain sans parler y regarda son mystère,
Et le parcours du temps ne le dissipa pas !

LA COLLINE

En buissons épineux, les touffes broussailleuses,
Etalent, près du sol, un fouillis de rameaux.
Des roseaux, par endroits, balancent leurs plumeaux,
Sur les failles coupant les pentes rocailleuses !

Entre les vergers drus que le silence étreint,
Des limites se font, suivant d'épaisses haies,
Qui tendent vers les mains, de savoureuses baies,
Le long des sentiers verts où l'espace est restreint !

La demeure est là-haut, sur la vaste esplanade
Où le vent se mesure au rempart des grands pins.
Thym, fenouil et lavande attirent les lapins,
Jusqu'au bord du vieux puits, cher à leur promenade !

Un charme joue ici pour retenir le pas :
Le destin fait le guet dans ce domaine austère !
Un parfum sans pareil y répand son mystère
Et le parcours du temps ne le dissipe pas !

LE DEFRICHAGE DE LA COLLINE

Mes mains ont labouré la colline sauvage,
Et pénétré sans peur dans les épais sous-bois.
L'épine a déchiré mes téméraires doigts,
Mais les feux du couchant m'attendaient au rivage !

Extirpant sans merci les plantes à piquants,
Celles qui vont rampant, pour ligoter la terre,
Et qui glissent partout leur assaut délétère,
Enfin j'ai vu le sol sourire sans carcans !

Sous mon pied conquérant, j'ai vu briller la roche !
A pleins bras, j'ai saisi les troncs rugueux et droits,
Qui prennent leur élan sur des chemins étroits,
Pour aller vers le ciel boire un soleil plus proche !

Et, lorsque, lourds et las, se raidissait mon corps,
Sur le feuillage sec, il faisait bon s'étendre !
Alors, l'heure épandait son onde fraîche et tendre,
En me rendant le goût de poursuivre l'effort !

Ainsi, m'a-t-on pu voir, sur la pente connue,
Marcher d'un pas léger dans l'ombre qui descend,
Pour gagner le logis, sous le reflet dansant,
De l'Etoile du Soir, fidèle, revenue !

LE JARDIN DE LOU-RIBAS

Le grand jardin s'accroche au flanc de la colline,
Avec ses boqueteaux, ses rampes, ses replats.
Sur les arbres géants, le firmament s'incline,
Et le feuillage vert se constelle d'éclats !

Le portillon franchi, tu graviras la pente,
En suivant le sentier qui s'élève en douceur,
Entre les yuccas drus, l'églantine grimpanche,
Où ne pénètre pas la course du chasseur !

Au pied de l'oratoire, il faut souffler, je pense,
Et saluer Saint Jean près de son mouton blanc !
Son doigt montre le ciel, et son regard dispense
A chaque feuille vive, un silence troublant !

Si tu prends l'escalier, maintiens ta marche égale,
Entre les hauts degrés qui mordent le rocher !
La mésange à toute heure, au soleil la cigale,
Et le grillon, la nuit, savent bien s'y cacher !

N'as-tu pas oublié, parallèle à la crête,
Un passage appelé « chemin des écureuils » ?
C'est là qu'un lutin d'or se promène et s'arrête,
A travers les rameaux mêlant filins et treuils !

Au plan des cerisiers, tu verras l'auge en pierre
Où se trouve posé, près de sa chaîne, un seau.
Tu frôleras le puits, sous sa robe de lierre,
Et là, n'hésite plus, passe donc sous l'arceau !

Au seuil de la demeure, un pigeon-paon roucoule.
A toi, s'ouvre la porte et puis mon cœur aussi !
L'eau, dans le bassin bleu, toujours fidèle, coule.
A nouveau, tout me plaît, quand tu reviens ici !

LE JARDINIER

Sous l'effort ton front las, d'une ride se trace,
Et ton œil s'éclaircit de tes doigts tout meurtris,
Par l'épine camille et la courtoise renée,
L'air est, les ramures que le fer a légués !
Ces fleurs d'été, d'été, sur le sol, s'accablent,
Et sur ton front de toi se courbe l'arraisonneur,
Tu deviens tout à coup, du Créateur l'écho,
Et regardant au rétro, l'innocente raison !
Ton bras, sage et paisible, telle et sculpte sans rêve,
Il élève le cœur, élève la main !
Dans l'ordre et la beauté, l'harmonie et le rêve,
A la terre il fournit tout l'amour qu'il lui faut !

LE JARDINIER

Sous l'effort, ton front las, d'une ride, se fronce,
Et l'on voit s'échapper, de tes doigts tout meurtris,
Par l'épine cruelle et la sournoise ronce,
Un à un, les rameaux que le fer a flétris !

Cette ingrate moisson, sur le sol, s'accumule,
Et met autour de toi sa courte frondaison.
Tu deviens, tout à coup, du Créateur, l'émule,
En peignant au râteau, l'inutile toison !

Ton bras, sage et puissant, taille et sculpte sans trêve :
Il allège, il épure, élimine le faux !
Dans l'ordre et la beauté, l'harmonie et le rêve,
A la terre il fournit tout l'amour qu'il lui faut !

JARDINAGE

Sous le râteau du jardinier,
La terre brune se délasse !
Au peigne en fer qui la déplace,
Eclate un soleil printanier !

La chaleur douce qui pénètre,
Un à un, les grains du jardin,
A vive l'ambre incarnadin
De chaque écorce apte à renaître !

Entre les dents, coule, joyeux,
Toujours plus fin, toujours plus lisse,
Un sable où l'or, en rayons, glisse,
Ouvrant au sol des milliers d'yeux !

Lors, les dix doigts, pleins de tendresse,
Abandonnant le fier outil,
Viennent palper le sûr coutil
Qui s'assoupit sous la caresse !

A l'air, s'allument des brasiers !
Voluptueux, le geste efface
Ombre et lumière à la surface,
Autour des tiges des rosiers !

La plate-bande, aux mains, se livre,
Entre ses bords redessinés,
Puis s'offre aux regards fascinés,
Mirant l'éclat du grand ciel ivre !

JARDINAGE

Sous le rayon du jardinier,
Le terre bruns se dégage,
Au poigne en fer qui le dégage,
Félicite un soleil printanier !

La chaleur douce qui pénètre,
Lui a vu, les grains du jardin,
Avec l'ambre incertain
De chaque écorce s'apaiser !

Entre les dents de ses joyeux,
Toujours plus les rayons plus lisse,
Un sable où l'or, est rayonné, glisse,
Ouvrant au sol des sillons d'écume !

Lors, les dix doigts pleins de tendresse,
Abandonnant le fer au ciel,
Vivement parer le sol d'écume,
Où s'assoit sous le rayon !

A l'air, s'allument des bûchers !
Voluptueux, le geste effice,
Ombre et lumière à la surface,
Autour des tiges d'écume !

LE VIEUX BERGER

Loin des murs des maisons, rôde par la colline,
Un berger qu'accompagne un caniche à poils gris !
Les ans glissent sans bruit sur leurs corps amaigris !
De leurs pas, sur le sol, une ombre dodeline !

On ne sait même plus depuis combien de temps,
Ils cheminent ainsi le long des routes vides !
Ils vont sans se hâter, d'espace et d'air, avides,
Ils n'entrent sous un toit que pour un bref instant !

L'homme, en toutes saisons, porte une houppelande,
Enfermant dans ses plis, les vivantes senteurs
Des sauvages vallons, des ravins enchanteurs,
Et son regard a pris l'infini de la lande !

On les connaît partout ; chaque mas leur sourit.
Du seuil, ils font salut, d'une brève parole,
Et d'un jappement vif ! Et, dans leur casserole,
Un bouillon vient mouiller le pain qui les nourrit !

Le soir, s'ouvre pour eux, n'importe quelle grange :
Ils goûtent, loin de tout, le merveilleux repos
Des âmes sans tourment, puis remplissent leur pot
Sous le pis d'une vache où nul ne les dérange !

Ils restent quelquefois pendant les durs travaux,
L'un prêtant ses longs bras, l'autre, sa vigilance !
Au cours de leur effort, ils gardent le silence,
Au creux des sillons bruns que tracent les chevaux !

Lorsqu'ils partent, sans rien, joyeux et solitaires,
Et se perdent, là-haut, dans les sentiers crayeux,
Pleins d'aimable respect, tous les suivent des yeux,
Jusqu'au royaume étrange où naissent les mystères !

LE VIEUX BERGER

Loin des routes des montants, tout par la colline,
Un berger du territoire au couchant à poils gris !
Les uns glissent sans bruit sur leurs corps amaigris,
De leurs pas, sur le sol, une ombre bobeline !

On ne sait même plus depuis combien de temps,
Il chemine ainsi de haut des routes vides !
Et voit sans se hâter, d'espace et d'air, avides,
Les nœuds sous un ciel qui pour un bref instant !

L'homme, en toutes saisons, porte une houppelande,
Environné dans ses plis, les vivantes sautes
Des sautes jaunes, les sautes enchevêtrées,
Et son regard à terre, l'air de la lande !

On les connaît par leur pas, chaque pas leur soufre,
De saut, ils font saut, une brève parole,
Et d'un jappement ailé, dans leur caserole,
Le pouillon vient nourrir le pain qui les nourrit !

Le soir, s'ouvre pour eux, n'importe quelle grange,
Les gâteaux, les mets, les mets, les mets, les mets,
Des mets sans compter, puis triplissent leur pot
Sous le pis d'une vache ou nul des dérangés !

LE CHEMINEAU

La mer avec son flot qui capte le moment
Sur la vague brillante et dans l'écume en gerbes,
Les prés sur la colline où frémissent les herbes,
Et la forêt profonde ont calmé mon tourment !

Par les plaines, les monts, je marche, la journée,
Frôlant d'un pas furtif l'eau vive des torrents,
Délivrant mes secrets sur les souffles errants ;
Le soir, tôt je m'endors, content de ma tournée !

Lorsque sont terminés les longs jours de l'été,
Le côteau me fournit l'abri des roches franches,
Une demeure sage entre de hautes branches,
Où mon cœur se repose, à ce bord, arrêté !

L'espace entier m'attend sur la pente gravie !
L'infini de l'azur où passe l'oiseau blanc,
Les multiples chansons dans le roseau tremblant,
Le vent venu du large, enveloppent ma vie !

Ainsi paré, je bois la couleur de l'instant !
Je retrouve une route, à jamais reconnue,
Où chante l'innocence ! Au creux de ma main nue,
Je garde le bonheur né d'un écho tintant !

D'UN ARBRE

Sur l'écorce du pin, des rayons de lumière,
Eclairent des reliefs, murailles et remparts,
Fondrières, fossés, digues, trottoirs épars,
Ou parent de reflets, l'âtre d'une chaumière !

En longs cortèges, vont, de pieuses fourmis,
Dont la persévérance a raison des obstacles !
Un gai lutin retient, dans de verts réceptacles,
Un chœur de mille chants, par tout l'azur, émis !

Vers un limpide éther, la ramure éployée,
Acroche des soleils dont palpitent les feux,
Sources, cascades, flots, multipliant les jeux,
Dans l'arche de chaleur, de sommeil, endoyée !

Un papillon posé, rassemble en étendard,
Ses ailes de linon, sur lesquelles bat l'heure !
Une abeille étincelle et, de son vol, effleure
Une tache menue où l'astre met son dard !

Un univers de paix, de frémissant silence,
Entoure l'arbre élu, tout doré sur son bord !
La parole se tait. Sur un rai, l'âme dort,
Au gré d'un rêve ailé que l'air léger balance !

LE PRINCE DU CYPRÈS

Après l'orage noir, voici, plus vif encor,
Le soleil qui s'effrite en rivières d'étoiles !
Entre de minces rais, d'arachnéennes toiles,
Ont, d'un furtif envol, sublimé le décor !

O prodige accompli par la neuve lumière !
Eblouissement pur de la beauté première !

Au plein de la fenêtre, un groupe de cyprès,
Sur un fond bleu d'azur, étire son feuillage,
Etincelant vaisseau qui fait appareillage,
Avec ses mâts tendus sur de subtils agrès !

O prodige accompli par la neuve lumière !
Eblouissement pur de la beauté première !

Orné de longs colliers suspendus aux rameaux,
Le sylvestre domaine où l'eau claire scintille,
Ouvre de larges fleurs dont la gerbe pétille,
En éclats fulgurants de bijoux et d'émaux !

O prodige accompli par la neuve lumière !
Eblouissement pur de la beauté première !

Au gré de son plaisir, un orfèvre mutin,
Cisèle un labyrinthe aux multiples pilastres,
Où dansent les couleurs en jaillissements d'astres,
Autour du trône d'or du prince du matin !

LE VENT DANS LES ARBRES

La voix du vent se gonfle, au loin, tout près, partout !
La girouette grince et les cimes battues
Gémissent dans la nuit, couvrant le soupir doux
Qui bat dans la demeure aux murailles têtues !

Une immense clameur, autour de la maison,
Resserre son étreinte, écrase murs et portes,
Enveloppe le toit qu'habite une oraison,
S'acharne en grognements, puis s'éloigne en cohortes !

Un océan de bruits se confond dans le noir !
Un laurier-tin résiste et frappe sa crécelle :
Il s'oppose à la vague et, de son éteignoir,
Epuise les ardeurs du flot qui le harcèle !

Un cèdre fend l'espace au-dessus des roseaux !
Les ormes, les cyprès, les pins livrent bataille !
Une haie offre, en boule, un refuge aux oiseaux :
L'assaillant n'y fait pas la plus petite entaille !

A l'abri, restera le cher petit enfant
Que préserve la paix de la prime jeunesse !
Alors que tout chancelle, un rêve triomphant,
Le berce, en attendant que le jour bleu renaisse !

L'ARCHE DANS LA PLUIE

Une pluie incessante, accapareuse, morne,
Etire au peigne fin les longs cheveux du ciel !
Elle fond les contours, passe par-dessus borne !
Elle élargit la mare aux lourds reflets de fiel !

Inlassable est le bruit : la chute continue
Occupe tout l'espace où s'arrête le temps !
La terre qui se noie, apparaît toute nue,
Inerte, sans couleur, sous le rideau battant !

Plus de rose au jardin ! Seul, un dernier pétale
Avance, malmené par une écharpe d'eau
Qui le pousse au bassin ! Lors, sur la nappe étale,
Il espère un rayon pour être son radeau !

Mais dans le jour éteint, l'ombre grisaille l'heure !
Il n'est plus d'abri sûr, pour le pauvre moineau,
Dans le creux du buisson dont le feuillage pleure !
Au bord du toit désert, sanglotte le chéneau !

Pourtant, là, sur la vitre, une lueur rougeoie !
Est-ce un soleil d'été, subitement éclos ?
Toute la forêt chante au sein d'un feu de joie,
Dans l'arche qui se ferme et vogue, hors du flot !

PRIÈRE AU SOLEIL

L'hiver se fond en eau. La terre trop mouillée,
Sur les bords du chemin, des pas, garde l'empreinte !
Le vent froid, chaque jour, resserre son étreinte,
Et la colline pleure en toilette rouillée !

Le peuple des oiseaux, vrai ! ne déserte pas !
Les pins et les cyprès luisent d'un vert feuillage !
Et les lauriers fleuris, domaines de pillage,
Offrent, sans se lasser, le gîte, le repas !

Mais la boue est partout, visqueuse, avilissante !
Elle étouffe le germe, englue, ensevelit !
Même l'herbe se tait, même le pissenlit,
Quand vient le promeneur sur la pente glissante !

Où donc est le bel astre aux rayons généreux ?
Pourquoi, sur l'horizon, de si tristes nuées ?
Du sommet jusqu'au val, les sentes dénudées,
Que ternit le brouillard, rêvent des jours heureux !

Lorsque le soleil met des grains d'or dans le sable,
Et que, dans la ramure, éclôt de l'argent clair,
Lorsque, devenu chaud, le sol blond mire l'air,
Tout le bonheur de vivre, exulte, intarissable !

O globe inaccessible, exerce ton ardeur !
Que la lumière vienne à grands flots sur la terre !
Aux jardins éblouis, qu'une aile de mystère,
Epande abondamment l'éclat de ta splendeur !

APRÈS LA NEIGE

Les pics et les cygnes, de leurs bandes blanches
Cassant le ciel bleu l'éclaircie de givre,
Et perdure du toit court sur nos pays ivres
Étonnant, par dessous, des messages troublants !

De par l'espace entier, la lumière nouvelle
Allume des soleils à travers les glaciers !
Chaque partie s'agoute et file en foule frissons,
Sur les jeunes bouillonnans que le ruisseau réveille !

Un trésor va jaillir du manteau de l'hiver,
Car la neige est précieuse aux gorges vaporantes,
Fournissant de parfums pour les routes embrusées,
Abritant les oiseaux dans leur paradis vert !

S'agit-il d'un mystère aux branches dévorées,
Dans les jardins séchés et déjà frémissements,
Soit des sources plus douces, secrètement puissantes,
Où s'échappent des reflets, des promesses dorées !

APRÈS LA NEIGE

Les pins et les cyprès, de leurs panaches blancs,
Caressent le ciel bleu. L'écriture de givre,
En bordure du toit, court sur une page ivre,
Emettant, par dessins, des messages troublants !

De par l'espace entier, la lumière nouvelle,
Allume des soleils à travers les glaçons !
Chaque perle s'égoutte et file en longs frissons,
Sur les jeunes bourgeons que le rameau révèle !

Un trésor va jaillir du manteau de l'hiver,
Car la neige est prélude aux gerbes vaporeuses,
Encensoirs de parfums pour les routes ombreuses,
Abritant les oiseaux dans leur paradis vert !

Subtil, plane un mystère aux branches décorées,
Dans les jardins séduits et déjà frémissants,
Sous des souffles plus doux, secrètement puissants,
Qui sèment des reflets, des promesses dorées !

LA FIN DE L'HIVER

Le grand jardin, déjà, s'émeut d'un flux de joie :
Plumetis et chatons, d'une ombre de rousseur,
Revêtent les rameaux que baigne une douceur,
Et les bras des rosiers s'enflent de rouge soie !

La pervenche, en bordure, accorde la ferveur
De ses regards bleu-mauve, au capiteux narcisse
Emerveillé de jour, qui, le premier, se hisse
Au-dessus d'un feuillage encor un peu rêveur !

De milliers de bourgeons, chaque branche étincelle,
Autant le lilas dru que le pâle tilleul !
La tulipe se pointe ainsi que le glaïeul,
En de maints bonnets verts, la terre se bosselle !

Une bergeronnette, en longue traîne, boit
Le soleil tamisé par une branche nue !
Mais la mésange bleue est aussi revenue :
Elle explore, à l'envi, tous les abords du bois !

Le rouge-gorge ami mesure la distance
Entre le nid qu'il cache et le seuil bien connu :
Sur le sol assoupli, le parcours est moins nu !
Le ciel, enfin, promet lumière et subsistance !

Hors du couvert des pins, des cyprès et des thyms,
De multiples appels, par trilles et roulades,
Annoncent la saison des tendres roucouades,
Et le bonheur de vivre au feu des clairs matins !

LA FIN DE L'HIVER

Le grand jardin, déjà réchauffé d'un flux de joie,
Ploie et chante d'un air d'oiseau de roucouade,
Ravé par les rayons d'un soleil qui se lève,
Et les brins des rosiers s'échangent de rouge et de blanc !

La periwinkle, au printemps, se colore de rose,
De ses regards l'oiseau, au ciel, se lève,
Entrevoit de jour, au premier, se lève,
Au-dessus d'un horizon, un peu réchauffé !

De milliers de boutons, chaque branche étincelle,
Autant de lilas dit que le ciel s'illumine !
La tulipe se pointe, au printemps, se lève,
En de maints endroits, la terre se réchauffe !

Une hortensia, au printemps, se lève,
Le soleil tamisé par un brin de nuage,
Mais le mariage blanc, est, au printemps,
Elle explore, à l'aveugle, les brins de la terre !

Le rouge-gorge, au printemps, se lève,
Entre le nid d'un oiseau et le nid d'un oiseau,
Sur le sol assoupli, le printemps est réchauffé,
Le ciel, enfin, promet l'été et l'été !

PRÉMICES

Autour de la maison, fusent les chants d'oiseaux,
Dans les cimes des pins, dans les clôtures vertes,
Où, pour tous les ébats, les ailes sont ouvertes,
Un jour moins alanguï, frémit dans les roseaux !

Déjà, dans le verger, de fines perles blanches
Enserrent de manchons, les rameaux palpitants
Qui parent de douceur, le calme des instants,
Au-dessus du vieux banc que protègent les branches !

En cet abri, s'étire un silence flâneur !
De vivaces senteurs voguent dans l'air humide !
Un frêle esquif de lune, encor pâle et timide,
Emporte, par le ciel, un rêve de bonheur !

Le soir de février, plein d'une ombre mystique,
Exalte la ferveur des serments amoureux !
Du grand jardin tranquille, amical, généreux,
S'élève, pour deux cœurs, un appel prophétique !

L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS

Un sourire parcourt les bois et les jardins.
Les buissons épineux gonflent leurs crinolines,
Une eau vive circule aux versants des collines,
Eclaboussant d'argent, restanques et gradins !

Les arbres revêtus d'une brillante écorce,
Etendent, vers le ciel, des rameaux frémissants
Qui filtrent les rayons, sur des souffles pressants,
Nés dans le plein élan d'une invisible force !

Un noisetier jaillit, chatons en pendentifs !
Un rosier, les bras nus, dans une étoffe rouge,
Apprête sa parure ! Un peu de plume bouge
Au-dessus des roseaux, maîtres d'œuvre, attentifs !

Entre des rubans verts, se balance un narcisse !
Il jette aux alentours des appels parfumés !
Tenant des éventails encor inanimés,
En palpitant des cils, la jonquille se hisse !

Or voici que déjà, dans un char généreux
De verdure pulpeuse, un bal de primevères
A triomphé du gel et des brumes sévères,
Obéissant au doigt d'un chorégraphe heureux !

La pâquerette attend le somptueux cortège
Et ne veut rien manquer des spectacles promis,
Des grands feux d'artifice, au-dessus des semis,
Le long du gazon neuf que le lilas protège !

Ardente est la promesse au secret des bourgeons
Dont le costume s'enfle et dont le rire éclate,
Habillant le bois dru d'une maille écarlate,
Effilochant l'azur où voguent des pigeons !

Les pins et les cyprès, ces demeures fidèles,
Attirent les oiseaux, gazouillants et siffleurs,
Qui guettent le printemps sur son chemin de fleurs,
Avec des chants joyeux et des battements d'ailes !

L'ATTENTE

Le chemin disparaît sous une toison d'herbe,
Et, des mauves lilas, les panaches fleuris
Se dressent vers le ciel en offrande superbe !
Hélas ! encor bien loin sont les êtres chéris !

Le grand jardin se tait sous l'haleine embaumée
Exaltant le regret des parterres de fleurs :
Chaque brin se souvient d'une présence aimée,
Alangui, le sourire irise l'eau des pleurs !

Que s'ouvre, dès ce soir, une chère fenêtre
Et que brûle une lampe au seuil abandonné !
Qu'un souffle ardent de vie, en ce site, pénètre :
Au clocher de mon cœur, le retour a sonné !

L'âme de la maison, dans le silence, prie !
Si l'ombre de l'oubli, parfois, ternit l'instant,
La mémoire des mots, revient, fidèle, et crie,
Pour dissiper l'ennui sous un jour éclatant !

Dès le matin venu, la fervente colline
Entendra le bruit clair des pas dans les taillis !
Des arbres, très émus, le feuillage s'incline
Au-dessus du toit chaud qui luit, tous feux jaillis !

O mains, meublez l'attente ! A l'œuvre, pour la fête
Où s'épanouiront les rires, pleins les airs !
Aux couleurs du bonheur, en promesse parfaite,
O papillons d'espoir, peuplez tous les déserts !

LE CHANT DU PRINTEMPS

Pour toi, pour moi, pour nous, que chante le printemps !
Dentelles et rubans, légères mousselines,
Emeuvent les zéphirs qui viennent des collines,
Apportant les parfums d'un cortège tintant !

Partout, dans les fourrés, les oiseaux s'égosillent !
A l'infini s'étend l'intense bleu du ciel !
Le soleil se déverse en larges flots de miel
A travers le feuillage où mille feux grésillent !

Au ras du gazon vert, courent de vifs reflets.
La pâquerette rit. La jacinthe se grise
En de mauves grelots. L'eau du bassin s'irise
Et, de sa profondeur, fusent des rondelets !

Sur le chemin sableux, la pervenche s'étale :
Elle boit la lumière avec de si beaux yeux
Que se troublent les cœurs où pénètrent les cieux !
Le message est transmis de pétale en pétale !

Entends-tu le murmure ébloui de ce jour ?
Si pur est ton regard où s'allume une flamme
Autour d'un tendre pleur, que, jaillissante lame,
Explose, sans un mot, l'aveu de mon amour !

LES COULEURS DU JARDIN

Venez ! Le jardin rit de toutes ses couleurs !
La pervenche est en bleu : sur d'amples toisons vertes,
Elle étend ses atours, corolles bien ouvertes !
En ce mauve océan, baignent les autres fleurs !

Hors des parterres neufs, des jonquilles, pour plaire,
Animent des soleils sous des cieux éblouis !
Rouge ardent, jaune vif, en accords inouis,
Les tulipes, d'un pied, dansent la gamme claire !

Avez-vous reconnu le chaud parfum de miel
Sur le verger flottant ? De la neige rosée,
En léger plumetis, lentement s'est posée !
Aux alentours, circule un murmure du ciel !

La première anémone, au sommet de sa tige,
Entr'ouvre avec prudence, un écrin qui grandit :
Rose pâle, indigo, sa couronne brandit
Des étamines d'or, vers l'aile qui voltige !

Et déjà les iris, en rangs serrés, nombreux,
Pour capter tout l'azur, dressent des flèches lisses,
Exposant au zéphir les plus jolis calices
Aux transparences d'air, ciboires vapoureux !

Tous les rosiers tendus de dentelle écarlate,
Affirment leur splendeur avant la floraison !
Sur un souffle, voyage une douce oraison !
Dans la haie, en bordure, un tendre appel éclate !

PRINTEMPS

Les arbres du verger sont étoilés de fleurs :
En gerbes, les rayons, traversant l'ample voûte,
Arrivent jusqu'au sol où le brin d'herbe écoute
Un captivant message irisé de couleurs !

D'émeraude et d'or fin, tout le gazon s'étale :
A petits sauts tremblants, le rouge-gorge vient
Cueillir une parcelle au sable qui retient,
Juste au bord du bassin, le rose d'un pétale !

Un invisible chœur éclate dans l'azur,
En trilles modulés, vibrantes vocalises !
Enveloppant les toits, par-dessus les églises,
A grands flots, le pollen voyage dans l'air sûr !

Fleur, oiseau, papillon, mon cœur aussi s'envole
Il se pare aujourd'hui de ses plus beaux atours !
Amis, voici l'instant des plus joyeux recours :
Que la ronde au complet, tourne, vite, frivole !

ROSES DU MOIS DE MAI

Roses du mois de mai, flambant neuf, en buissons,
De toutes les couleurs, de toutes les façons,
Dans les calmes jardins, par les chemins du rêve,
En vous, la beauté chante et s'exalte sans trêve

A la gloire des cieux...

Au-dessus de la terre !

Roses du mois de mai, les plus joyeux frissons,
De l'onde qui s'éveille et palpite en chansons,
Dans les calmes jardins, par les chemins du rêve,
Animent vos atours, au fil de l'heure brève,

Et subliment les lieux...

Au-dessus de la terre !

Roses du mois de mai, que fondent les glaçons !
De suaves parfums, d'enivrantes leçons,
Dans les calmes jardins, par les chemins du rêve,
Emplissent l'air léger dont chaque bulle crève,

Eblouissant les yeux...

Au-dessus de la terre !

Roses du mois de mai, par tous les unissons,
Se célèbre l'Amour ! Fauvettes et pinsons,
Dans les calmes jardins, par les chemins du rêve,
Entraînent tous les cœurs pour atteindre une grève

Où s'ébattent les dieux...

Au-dessus de la terre !

PREMIER MATIN DE VACANCES

Les cloches des troupeaux sonnaient dans le val !
Avant le jour, les coqs, dans le poulailler proche,
Eclaircissent leur gorge, alertant le cheval
Qui, de l'ombre du mur, à peine, se décroche !

Une porte s'entr'ouvre et voici que, sans voix,
La paille se remue et le grain se renverse !
Un pas sur les cailloux, soulève des abois
Tandis que, de silence, encor, le mas se berce !

A l'abri de son toit, sommeille la maison,
Mais, dans un branle-bas, la ferme, enfin, s'éveille !
Une rose clarté jaillie à l'horizon,
Détache de la nuit, le parc qui s'émerveille !

Un subtil émoi court dans le feuillage épais :
C'est un froufroutement, qui ruisselle, s'épanche,
Un gai charivari dans le matin de paix !
A la fenêtre ouverte, un visage se penche !

En bleu, le ciel révèle, un sourire ébloui !
L'enfant, de sa cachette, écoute bondir l'heure
Et cueille, sans attendre, un bonheur inoui,
De ses jeunes doigts nus que le soleil effleure !

O vacances d'été ! Joyeux empressement !
Que pas un seul instant, surtout, ne se gaspille :
Il faut être dehors, dès le premier moment
De cette liberté que le cœur ivre pille !

SUR L'AILE DES VACANCES

C'est un immense parc, plein d'enfants, plein d'oiseaux !
Même le vent du Nord, en le frôlant, l'épargne :
Entre les frondaisons, se dissipe sa hargne,
Et son souffle est musique aux orgues des roseaux !

La lumière se mêle aux ombres transparentes,
Animant tout le jour, les rondes, les chansons !
Quand se glisse le soir aux limpides frissons,
Le silence, encor vibre, autour des voix errantes !

Et, si, dans les rameaux, cessent les chants ailés,
Tout autour du bassin, la gent grenouille entonne
Un chœur extravagant, lorsque la nuit gloutonne,
Absorbe au ras du sol, l'écho des pas zélés !

Un marteau bat sans cesse une invisible enclume !
Aux regards attentifs, parviennent, palpitants,
Pour parler d'infini, les signaux insistants,
D'une étoile du ciel, qui, près du toit, s'allume !

A l'heure du repos, naissent les rêves bleus :
L'espoir du lendemain précipite sa marche
En des projets brillants, s'ébranle toute une arche,
Errant avant l'appel, sur les chemins sableux !

C'est un immense parc aux tendres éloquences,
Où dansent les étés pleins d'enfants, pleins d'oiseaux !
Où le vent charmé, joue, aux orgues des roseaux,
Quand revient le bonheur sur l'aile des vacances !

LE FIGUIER

Lorsque l'été pâlit, de sa brûlante haleine,
Autour des murs trop blancs, l'infini de la plaine,
Un énorme figuier, près du puits, dans la cour,
Etale, plaisamment, sa fraîcheur, alentour !
L'épaisse voûte ombreuse est une autre toiture
Elargissant le mas d'un séjour de verdure,
Où, pour les trois repas, les gens viennent s'asseoir,
Où, moineaux et pigeons pavanent jusqu'au soir,
Où, de jeux et travaux, palpite la journée,
Où, s'ébat librement, toute la maisonnée,
Car, l'arbre tutélaire, à la belle saison,
Devient le temple où chante une immense oraison !
Ses beaux fruits, que mûrit le soleil de septembre,
Arrondissent leurs flancs qui se colorent d'ambre !
Ils distillent du sucre, élaborent du miel,
Et secrètent la perle où s'irise le ciel !
Offrant d'amples parcours, la puissante ramure,
Où, de la gent abeille, intense est le murmure,
Invite les gourmands que conduit le plaisir,
A charger les paniers sans limite au désir !
Que béni soit le temps des cueillettes joyeuses,
A l'abri du feuillage empli de voix rieuses !

LE CHANT DE L'INFINI

(Près du Lavoir)

Lorsque, près du lavoir, je pose mon bagage,
A moi, je vois venir un oiselet mignon !
Jaune et gris, sautillant, le petit compagnon
Vient charmer mon effort, de son discret langage !

Il effleure le sol de son bec effilé !
Son œil est un soupir sur une gamme claire !
Avec lui, je partage un séjour exemplaire
Où le moment s'arrête et s'émiette, pilé !

Iris et folle avoine ondulent sans contrainte
Et retiennent longtemps, le visiteur ailé !
De mon pas, très connu, ne vient aucune crainte :
A leurs ébats secrets, mon labeur est mêlé !

Dans ce paisible enclos, le charme naît d'une ombre
Elaguant le soleil, d'un banc sur pieds moussus,
Qui murmure tout bas, des prénoms trop bien sus,
Et garde le reflet de rêves en grand nombre !

En cet humble royaume, en ce recoin banni,
S'émeut le souvenir d'anciennes existences,
Auprès du frêle oiseau, qui dit en mille stances,
A mon cœur altéré, le chant de l'Infini !

DANS L'HEURE QUI S'ALLONGE

J'aime, au fond du jardin, cette placette libre
Où sèche la lessive à l'abri du talus !
De ce qui pousse là, qu'on ne regarde plus,
Parmi l'herbe en désordre, apparaît chaque fibre !

Ici, la plante croît, s'étale en liberté,
Ne respectant, des pas, que la trace connue !
Je l'entends qui me parle, avec une voix nue :
Ne s'est-on pas, déjà, maintes fois, concerté ?

Le papillon voltige et la fourmi circule.
Une branche, parfois, libère un feu nacré.
Le grain de sable luit sur un fond rose ocré.
De soleil, se revêt, la moindre particule !

Un laurier, très épais, barre la route au vent.
Le cyprès, de son ombre, abrite mon allée
Aux odeurs de sous-bois, de terre dévalée,
Où le silence accorde une paix de couvent !

Même le linge propre accepte la vacance !
Il flotte, humide, et perd, au long des fils tendus,
Toute sa densité : les efforts sont rendus,
Dans l'heure qui s'allonge en muette éloquence !

DANS LE DÉCLIN DU JOUR

Le jour, à son déclin, suspend sur la colline,
Un firmament poli, sur lequel apparaît
Le contour du bois sombre, encre sur opaline,
En dessin délicat dont se fonce le trait !

Le décor immobile, empreint de doux mystère,
Emplit l'horizon mauve où le songe renaît !
S'efface, peu à peu, tout le bruit de la terre,
Au creux des chemins d'ombre où le passant flânait !

Légère, la pensée effleure un vide lisse !
O silence qui prie avec recueillement !
Dans l'espace où l'instant, dans un vertige, glisse,
Est dissous le souci, calmé le vain tourment !

Le ciel est-il moins pâle ? ou le côteau moins sombre ?
Est-ce un pleur qui scintille au-dessus du grand if ?
Dans l'insondable soir, est-ce une âme qui sombre ?
Etoile, que veux-tu, de mon cœur attentif ?

L'ASSEMBLÉE DES PIES

Chaque pie a rejoint, dans les premiers rayons,
L'assemblée où se fait la loi des voisinages :
Habits noirs, plastrons blancs, les doctes personnages,
Agitent bruyamment, les plumes, les crayons !

Afin que les tribus, dans la juste nuance,
Acquièrent le logis, le droit de paccager,
Puisque l'hiver est proche, il faut départager,
Les terrains de parcours, les zones d'influence !

Le cercle s'agrandit de nouveaux arrivants :
Les anciens de ces lieux, les jeunes de l'année,
Enflent déjà la voix pour la grande journée,
En mesurant les mots de leurs discours savants !

Affirmant leur présence, et qu'ils seront fidèles
Au programme établi pour villes et hameaux,
Du sommet d'un grand arbre et sur tous ses rameaux,
Les acteurs de ce jour ont des battements d'ailes !

Le groupe reconnu paraît être au complet.
Le congrès se resserre et s'émeut d'importance !
Et l'on se congratule ! Et chacun dit sa stance !
En commun, le refrain souligne le couplet !

Ecrites par le bec, naissent les règles pies !
Sur l'herbe du verger, tout entier jacassant,
Assurant à l'agasse, un bonheur incessant,
S'élabore le plan du grand peuple des pies !

L'ASSEMBLÉE DES PIES

Chaque pie a rejoint, dans les premiers rayons
L'assemblée où se fait la loi des veillées ;
Habits noirs, plumes blanches, les doctes personnages,
Ayant prouvé, les plumes, les travaux !

Afin que les tribuns, dans la juste nuance,
Acquiescent le jour, la nuit, les passages,
Pour que l'hiver en hiver, il faut débattre,
Les tenants de la cause, les votes d'influence !

Le cercle s'agrandit, les nouveaux arrivants ;
Les anciens de ces lieux, les jeunes de l'année,
Faisent déjà la voix, dans la grande assemblée,
Les tenants de la cause, les votes d'influence !

Affirment leur présence, et de la cause libérale
Au programme établi, pour elles et pour nous,
Du conseil d'un grand jour, et de son rôle sérieux,
Les tenants de la cause, les votes d'influence !

Le groupe reconstruit, dans un complet
Le conseil se reconstruit, et d'un élément d'importance !
Et l'on se reconstruit ! Et l'on dit sa place !
En commun, le terrain, le terrain de la cause !

LUCKY À LA CAMPAGNE

Lucky, le beau chien blanc, dont le pelage brille,
Entre, au lever du jour, au pays du loisir :
Il s'élançe en ouvrant les ailes du plaisir,
Vers le parc du bonheur dont il franchit la grille !

Il mesure en longueur, avec vélocité,
Le chemin principal du merveilleux domaine
Où le mène son maître, une fois par semaine,
Après six jours sans air au sein de la cité !

Il s'assure d'abord que tout est bien en place
Autour de la demeure : après avoir flairé
La tonnelle et les bancs, d'un air très affairé,
Il s'allonge, s'étend, bien chez lui, se délasse !

Assailli de parfums, de bruits et de couleurs,
Voluptueusement, jusqu'à la moindre fibre,
Il se laisse envahir, et, sur une onde, vibre,
En fermant ses grands yeux qui se mouillent de pleurs !

Le revoilà debout, qui frémit, qui s'envole,
Escalade un talus, domine l'horizon,
Reconnaît, dans le vert, le toit de la maison,
S'en approche, étourdi, tourne en rond, batifole !

Un attrait le conduit vers le clos mitoyen
Où vivent, dans la paix, trois chats près d'une chatte !
Il sait trouver le lait dans la profonde jatte
Et cherche, pour l'atteindre, un élégant moyen !

Paré de soleil clair dans sa frange soyeuse,
Il trouve son passage, entre des buissons doux !
Sous l'œil rond d'une pie et narguant les matous,
Lucky boit, puis salue à voix haute et joyeuse !

LUCY A LA CAMPAGNE

Lucky, le beau chat blanc, dont le regard brille,
Léger, au lever du jour, au pays du soleil,
Il s'élance en ouvrant les ailes du plaisir,
Vers le parc du château pour franchir la grille !

Il mesure en jouant sa propre vitesse,
Le chemin principal de ses merveilleux domaines,
Où le même son perdure, une fois par semaine,
Après six jours sans que son sein de la cite !

Il s'assure d'abord que tout est en place,
Autour de la tonnelle où se font les fêtes,
La tonnelle et les fleurs d'un air frais et libre,
Il s'allonge s'étendant sur le gazon !

Assis de part et d'autre, il se fait attendre,
Volontiers, à l'heure où le soleil se couche,
Il se laisse envahir par les bruits de la nuit,
En fermant ses yeux, dans un doux sommeil !

Le soleil décline, et l'air se rafraîchit,
Hâlé par un frais vent, souffle l'automne,
Reconnait dans le ciel, au-dessus du feuillage,
S'en approche, étonné, toute sa famille !

LA PIE

En habit noir et blanc, d'un pas de sénateur,
Arrive jusqu'au seuil, une fringante pie !
Une patte après l'autre, elle ose avec lenteur,
Mais au premier soupçon, la voilà déguerpie !

Ce n'est pas pour longtemps. D'un coup d'aile hardi,
Elle revient bientôt, prudente, circonspecte,
Observant le jardin, de sommeil, engourdi,
Tandis que la maison, de calme, se délecte !

Or, les œufs du panier, qui brillent de blancheur,
Oubliés sur le mur par quelque négligence,
Attirent Dame-Pie au regard de chercheur !
Alors, elle s'approche en toute diligence !

A petits coups de bec, elle déplace un œuf,
Le roule devant elle avec assez de hâte,
Avance dans l'allée où luit un rayon neuf,
Très près de son fardeau qu'elle surveille et tâte !

Elle va prestement derrière son butin !
Tout au bout du chemin, sûre de sa fortune,
Elle gobe à longs traits, son repas du matin
Sans craindre aucunement de présence importune !

Elle arpente un moment, le sol, sur un seul trait,
Puis, d'un jet, prend son vol, en agitant l'espace,
Et choisit pour perchoir, la cime d'un cyprès,
D'où part, vers le soleil, son fou-rire d'agace !

L'ÉCUREUIL

L'écureuil est venu s'abreuver au bassin :
Du feuillage d'un saule, il a sauté, rapide !
Il se trouve posé, près du miroir limpide,
Où l'accueille en reflet, son fidèle dessin !

Museau contre museau, le face à face dure
A peine un bref instant, dans l'immobilité !
Surpris, l'explorateur, avec agilité,
D'un souple mouvement, regagne la verdure !

Une fauve lueur, un glissement furtif,
Signalent son parcours, sur le rameau flexible !
A la cime tremblante, il est inaccessible :
Il s'arrête, il se fige, il se fait attentif !

En bas, s'étire un ciel sur la surface lisse :
Aucun souffle, aucun bruit, près du grand réservoir !
Le comparse inconnu qu'il vient d'apercevoir,
L'intrigue tellement qu'au long de l'arbre, il glisse !

Il va de branche en branche, atteint l'eau d'un seul bond,
Retrouve son image, amicale, impalpable,
Et se résigne à boire, en partageant la table,
Avec ce commensal, qui, si bien, lui répond !

MALGRÉ LE VENT

Le mistral se déchaîne à grands coups de boudoirs,
Contre les toits, les murs, les frêles cheminées !
Sur l'océan de bruits, toutes portes fermées,
Chavire la maison cachant d'humbles dortoirs !

Seule, au flanc de la nuit, qui pleure, se lamente,
Avec d'affreux soupirs mêlés de hurlements,
La demeure subit l'assaut des flots déments,
Mais sereine est la lampe, au sein de la tourmente !

Arche dans la tempête et tutélaire abri,
Le logis se resserre avec soin, sur sa flamme,
Et, lorsque le fouette, une plus dure lame,
Il s'incline, et, de front, fait rebondir le cri !

Dedans, le feu crépite, étincelle, s'élançe,
En tourbillons joyeux, dans l'âtre rassurant :
Les êtres rassemblés, peuvent, le soir durant,
Malgré le vent, capter la chanson du silence !

MISTRAL

D'un ouragan rageur, a déferlé la vague,
Assaillant les maisons, les vergers pleins de fleurs,
Et, sur tous les rameaux, les arbres qu'elle élague,
Effritent sans défense, une écume de pleurs !

Le vent pousse les bois, sur la plaine, s'avance,
Arrive au bord de mer, incontesté Mistral !
Il rase durement la terre de Provence,
Au mouvement sans frein d'un galop magistral !

L'affolant grondement, sans fin, se renouvelle,
A longueur de journée, encor tout la nuit !
Dans le matin suivant, plus fort il se révèle,
Energique, tenace, et, toujours plus, il nuit !

Quand il aura fini, sur la côte battue,
De déchirer, briser, les plantes, méchamment,
Quand la voix destructrice, enfin, se sera tue,
N'y aura-t-il partout que détresse et tourment ?

Non ! voici que tout luit, sous un jour plus paisible :
Avide, la contrée, absorbe l'or du ciel !
Au généreux soleil, et, sans effort visible,
Elle prodigue, aimante, et l'olive et le miel !

LE VENT DE MER

Portant vers l'infini, son souffle de géant,
Le vent du large vient, pour chasser les nuées,
Pour découvrir le ciel, orchestrer les huées,
Parler du bout du monde et combler le néant !

Dans une ample caresse, il éveille au passage,
Des frissons de plaisir, ondulant par les prés,
Qui, de tendres couleurs, se trouvent diaprés,
Tandis que le côteau répète un doux message !

Altéré par les feux d'un soleil accablant,
Le sol inanimé qu'avait terni l'orage,
Alors que le tonnerre éloigne enfin sa rage,
Accueille, de la mer, un bien-être troublant !

Voici que tout s'émeut sous une calme ondée :
Une fraîcheur anime, au secret des buissons,
Des murmures de voix, de discrètes chansons,
Que retient, dans l'air bleu, chaque feuille inondée !

LA PORTEUSE DE REPAS

Quand midi chauffe à blanc les herbes du ravin,
Que la senteur sauvage, au creux de chaque sente,
Assaille ce qui bouge, une jeune passante,
Apporte aux travailleurs, le pain, les fruits, le vin !

Tandis qu'elle descend, balançant la corbeille,
Où se trouve enfermé le rustique repas,
Elle voit s'envoler, du tracé de son pas,
La brusque sauterelle ou la joyeuse abeille !

En bas, quelque fourré, par caprice incessant,
L'absorbe, et, tour à tour, la révèle ou la cache !
Elle n'est plus qu'un point, plus qu'une simple tache :
On la voit qui gravit déjà l'autre versant !

Le sentier grimpe dur et va jusqu'à la vigne,
Accrochée au soleil, au bord de l'horizon !
La porteuse est bien loin, des gens de la maison !
Le silence l'entoure ; une ombre lui fait signe !

A mi-pente, voici quelques figuiers épais :
Près d'eux, le chemin prend, la fraîcheur d'une église !
Enfin l'eucalyptus est l'ultime balise,
Avant le mur, le puits, le cabanon de paix !

C'est là qu'on se retrouve et qu'on marque la pause :
Assis par terre, en rond, le groupe itinérant
Dessine le salon de son royaume errant,
D'où fusent les mots vifs, les rires clairs, sans cause !

Ainsi, quand le labeur éloigne des logis,
Le déjeuner frugal unit une ample équipe,
Et, tous, petits et grands, sans façon, ni principe,
Animent les instants jusqu'aux cieux élargis !

Nul ne s'attardera : la besogne première
Est d'arriver, ce soir, aux limites du champ !
Puis on s'en reviendra, sur la lèvre, un seul chant,
Celui des cœurs fleuris à la grande lumière !

LA PAUSE

Au secret du jardin, d'un parfum d'infini,
Le calme après-midi pare les heures lentes !
Arrêté, le soleil, sur les feuilles dolentes,
Ecoule un miel léger dans le silence uni !

Au bassin, se retient, du ciel, la couleur claire !
Immobile est l'oiseau, qui, d'un charme, captif,
Vers un point d'horizon, tend son col, attentif
A la pause du temps sur le cadran solaire !

Un message inaudible arrive en souffles bleus
Dont s'émeuvent, sans bruit, de graciles corolles
Et que l'insecte nu veut traduire en paroles,
En grattant d'un stylet, l'allée aux bords sableux !

Le jardinier modeste, incliné vers la terre,
Entend monter l'appel issu des profondeurs !
Or voici qu'en ses bras, se taisent les ardeurs,
Et que frémit en lui, l'universel mystère !

Eclos au bout du monde, un chant d'immensité,
Douce et subtile brise, apporte sur une aile,
Une invite à chercher, sur la voile éternelle,
Une porte livrant l'immuable Cité !

L'INCENDIE

L'espace bleu frémit d'invisibles galops
Que l'horizon déverse à pleine digue ouverte !
Et, sous le ciel d'été, la campagne moins verte,
A de folles clameurs qui s'élancent par flots !

Contre les volets clos de la demeure fraîche,
Arrive, suffocante, une odeur de brûlé :
Le vent porte le feu ! Mais qui donc a parlé ?
La peur, subitement, sonne d'une voix rêche !

Une épaisse fumée, entre deux mamelons,
Se gonfle, s'arrondit, rougeoie au bord de l'herbe !
Une lumière court, s'élève, éclate en gerbe,
Et l'air qui la propage a des souffles plus longs !

En bordure du champ, les cyprès rendent l'âme
En déchirants soupirs, des râles plein les troncs !
Tous les doigts de l'enfer serrent, cruels et prompts :
Dans les cimes, déjà, le monstre mord, infâme !

Un crépitement sec emplit le monde entier.
L'assaillant multiforme accroît sa force aveugle :
Il court dans les rameaux, vole, à pleine voix beugle,
Enlace de ses bras, la route et le sentier !

Le diable dévorant, de plus en plus rapide,
Heurte enfin le rempart d'une bienfaisante eau
Que dirigent, par jets, dans un ample rideau,
Les hommes courageux dont la force trépide !

Un combat sans merci dresse entre terre et cieux,
Le terrible or qui brûle et l'argent qui scintille !
Entre ces éléments, l'homme devient vétille :
Il les vainc, cependant, les réduit sous ses yeux !

L'INCENDIE

L'espace bien fermé, les murs bien clos,
Que l'horizon découvre à peine quelques traits,
Et sous le ciel d'azur, le dôme d'acier, versé,
A des fesses claudicantes, se penche en avant !

Contre les volutes d'or, les colonnes franches,
Arrive, suffoquant, une odeur de brûlé :
Le vent porte le feu, et dans quel pays ?
La peur, subitement, sonne d'une voix sèche !

Une épaisse fumée, entre deux matras,
Se gonfle, s'arrondit, remonte au bord de l'horizon !
Une lumière courbe s'étend, étale en gerbe,
Et l'air qui la propage a des souffles plus longs !

En bordure du champ, les regards tendent l'âme,
En léchant les soufres, des râles pleins les bronches !
Tous les doigts de l'acier seurent, trahis et prompts :
Dans les cimes, déjà, le monstre mord, infâme !

Un crépitement sec empêche le monde entier,
L'essailant multiforme, secoué en force avouée :
Il court dans les rampants, vole à pleine voix bouffée,
Enlace de ses bras, la route et le sentier !

LA FIN DE L'ÉTÉ

Le jardin de l'été consume ses couleurs :
Asters, roses, dahlias, mêlent toutes les teintes !
Hélas ! le ciel épand de subtiles pâleurs
Et, d'implacable ennui, les choses sont atteintes !

O rouge-gorge ami, parle-moi des absents !
Garde leur souvenir à l'ombre de ton aile !
Il te plaisait d'ouïr leurs propos incessants,
Lorsqu'ils venaient s'asseoir, rieurs, sous la tonnelle !

C'est pour eux que frémit la cime du bouleau !
Sur une feuille a fui, l'âme du paysage !
L'hirondelle a frôlé la surface de l'eau
Pour y cueillir, peut-être, un reflet de visage !

Les jours blonds, les soirs bleus, de la belle saison,
Se sont évanouis ! Mais une transparence
A retenu, c'est sûr, auprès de la maison,
L'écho des chants joyeux, tout chargés d'espérance !

LE COUP DE FROID

Le bel été succombe à l'attaque mortelle :
Entre ses bras d'air froid, le vent brutal, hagard,
Etreint l'heureux séjour, et, sans le moindre égard,
Dénude l'abri vert, que, sans cesse, il martèle !

Expulsé de leurs nids, les oiseaux fugitifs,
Parcourent les rameaux, surpris par la morsure !
En cherchant, vers le ciel, un rayon qui rassure,
Ils émeuvent le toit, de leurs appels plaintifs !

Aux amis des beaux jours, sourit la cheminée !
Dans le logis connu, fidèle, brûle un feu :
Du scintillant bouquet, s'envole un tendre vœu,
Dans l'espace élargi, sur un jet de fumée !

Près des murs vigilants, se dissipe la peur !
Irrésistible, un chant, s'élève, s'amplifie !
L'Ange de la demeure, aimablement, convie,
A ne point s'affoler d'un tapage trompeur !

Qui parle de l'hiver ? Ni toi, ni moi, personne !
L'automne, sur un char, aborde, plein d'ardeur,
Le jardin qu'il revêt d'une unique splendeur !
Oh ! point ne faut rentrer que la cloche ne sonne !

Il n'est pas terminé, le chaleureux festin !
Reste à chercher le bois des prochaines flambées !
Le murmure des pas sur les feuilles tombées,
Enchantera le parc, dès le petit matin !

Le chagrin s'est enfui, sur l'aile de l'orage :
Une ronde s'attarde, au seuil de la maison !
Ce soir, se boira l'or de la douce saison,
Près de l'âtre amical, qui redonne courage !

LE DÉPART DES HIRONDELLES

A bonis traits effilés, tournent les hirondelles,
A l'aise du jardin vibrant de mille cris !
Passent et repassent par les chemins apprêtés,
Chaque maison se protège à vignettes coupe d'ailes !

Et le hâle, se cueille au dernier moment !
Le perruquier qui s'étend, tenant les fronts mooses !
Et sont les jours d'été, si bons, si chauds, si roses ?
A l'hôtel, tout bas, s'adresse un bachelier !

« As-tu vu, dans le ciel, l'aimable messager,
Avec, près de toi, les familles d'héliens ?
Et c'est, pour partir, vers des climats moelleux,
Abandonnant vos nids, d'une aile encor légère ! »

Il faudra traverser la mer aux flots écumeux !
Puis s'élever, voler, par-dessus les montagnes !
Assure-toi l'appui de vaillantes compagnes !
Oh ! si longue est la route aux dangers si nombreux !

Adieu ! A bientôt, ma voisine fidèle !
A l'an prochain, tri-s-chère, à l'abri de mon toit !
Mais, est-ce ton plein, qui mouille ainsi mon toit ?
Va sans regret ! Sois, un destin d'hirondelle !

LE DÉPART DES HIRONDELLES

A longs traits effilés, tournent les hirondelles,
Au-dessus du jardin vibrant de mille cris !
Passant et repassant par les chemins appris,
Chaque oiseau se profile à vigoureux coups d'ailes !

A la hâte, se cueille un dernier moucheron !
Le brouillard, qui s'étend, ternit les fronts moroses !
Où sont les jours d'été, si bons, si chauds, si roses ?
A l'hôtesse, tout bas, s'adresse un bûcheron !

« As-tu vu, dans le ciel, aimable messagère,
Arriver, près de toi, les familles d'ailleurs ?
Bientôt, vous partirez, vers des climats meilleurs,
Abandonnant vos nids, d'une aile encor légère ! »

Il faudra traverser la mer aux flots scabreux !
Puis t'élever, voler, par-dessus les montagnes !
Assure-toi l'appui de vaillantes compagnes !
Oh ! si longue est la route aux dangers si nombreux !

Au-revoir ! A bientôt, ma voisine fidèle !
A l'an prochain, très chère, à l'abri de mon toit !
Amie, est-ce ton pleur, qui mouille ainsi mon doigt ?
Va sans regret ! Subis, ton destin d'hirondelle !

LE BOUQUET D'AUTOMNE

Avec moi, viens cueillir, sur la calme colline,
Alors que le soleil, en un flot de couleurs,
Au bord de l'horizon, dans sa gloire, décline,
Un énorme bouquet des plus vivantes fleurs !

Le soir, en s'allongeant, promet bonne provende :
Une branche de pin, d'où s'envole un ramier,
Du laurier vert et dru, quelques brins de lavande,
Exalteront pour nous, le parfum coutumier !

Nous pourrons prendre aussi la rouge vigne-vierge,
Et du cyprès, du chêne ou peut-être du houx,
Puis cette étrange fleur en forme de grand cerge,
Avec le romarin, le long du sentier roux !

Le tout sera placé dans une argile rose :
Au secret de ses flancs, rebondis, généreux,
Que le dernier rayon, d'une lueur, arrose,
Il restera toujours un souvenir heureux !

De cette course à deux, vibrante, généreuse,
Un peu nous reviendra de l'air bleu de l'été,
Pour y faire voguer la maison chaleureuse,
Où brûlera le feu de la fidélité !

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S.E.G.
33, RUE BÉRANGER
CHATILLON-SOUS-BAGNEUX

Dépôt légal : janvier 1989
Numéro d'impression : 4275



Lucienne Vincent, retraitée de l'Education Nationale, est née en 1923, en Algérie où s'est déroulée une grande partie de sa carrière.

Lucienne Vincent n'est pas venue à la poésie, au moment de la retraite seulement : certains de ses poèmes datent de l'adolescence.

Sociétaire de la Société des Poètes Français, de l'Académie des Poètes Classiques de France, de l'Académie Ferdinand Fabre, membre de nombreuses autres sociétés de poésie (Société des poètes et artistes de France —

Atrium — Associations des Amis d'Avon...), Lucienne Vincent a obtenu de nombreux prix (Premier Prix de Poésie Classique à la SPAF en 1975 — deux fois le Premier Prix de l'Atrium à Marseille, Prix de l'Académie des sciences, Agriculture, Arts et belles lettres d'Aix-en-Provence en 1988...). Plusieurs de ses poèmes ont été choisis pour des anthologies.

Après son recueil de poèmes « ...D'Algérie », dans lequel Lucienne Vincent parle de son pays natal, voici « Provence d'Election » où elle nous présente un ensemble de poèmes imprégnés de la grande lumière provençale et décrivant des paysages devenus classiques de champs de vigne et d'oliviers, de troupeaux transhumants, de figuiers et de pins vibrants du chant des cigales, mais vus par un œil de poète exceptionnellement conquis par la pureté de l'atmosphère, la noblesse des sites, les qualités d'une population aux traditions ancestrales.

Lucienne Vincent, séduite par sa « Provence d'Election », a beaucoup de conviction pour séduire, à son tour, le lecteur amoureux d'harmonie, de paix, d'élévation de l'âme.

Lucienne Vincent, qui a choisi la forme classique, émeut dans les cœurs provençaux, et les autres, une fibre sensible, celle de la grâce et de la beauté !

ISBN 2-86600-386-1

EDITIONS PUBLISUD
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris
Tél. : 45.80.78.50